

VOYAGES

DE FRANCE,

D'ESPAGNE, DE PORTUGAL,

ET D'ITALIE.

*TOME SECOND.*

V O Y A G E S

D E F R A N C E

D E P O R T

E T M I T A L I E

T O M E I



VOYAGES  
DE FRANCE,  
D'ESPAGNE, DE PORTUGAL,  
ET D'ITALIE;

PAR M. S\*\*\*.

TOME SECOND.



A PARIS,  
Chez MERLIN, rue de la Harpe,  
à l'Image Saint Joseph.

---

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

V O Y A G E S  
D E F R A N C E ,  
D E P A R T E M E N T D E P O R T U G A L ,  
E T D E F R A N C E ;

\*\*\*

TOME SECOND.



A P A R I S ,  
C H E Z M E R C I E R , r u e d e M e n t e n a n s ,  
à l'angle de la rue de la Harpe.

---

M D C C L X X  
Paris, chez M. de la Harpe, à l'angle de la rue de la Harpe.



RELATION  
D'UN VOYAGE,  
DE PARIS

EN ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL;

*Du 22 Avril 1729, au 6 Février 1730.*

---

DU ROYAUME DE NAPLES,  
ET DU CARACTERE DES NAPOLITAINS.

J'E partis de Rome le 5 Juin. J'y pris un Passeport du Cardinal Cienfuegos, c'est l'usage : il en fallut prendre un autre à Naples pour le retour. Je fis en allant & en retournant la même route : il y a dix-huit postes, c'est environ cin-

quante lieues de France. On passe par Velletri, Terracine, Fondi, Mola & Capoue. La séparation de l'Etat ecclésiastique du Royaume de Naples, est à une lieue de Terracine. Il y a une barrière sur le chemin, & quelques Soldats. Ce fut là où l'on me demanda à voir mon Passeport.

J'arrivai à Naples le 7. J'en repartis la nuit du 12 au 13, & je fus de retour à Rome le 14 au soir. Les postes sont parfaitement bien servies; les auberges ne valent rien; l'air est dangereux: enforte que j'allai & que je revins d'une traite; & ceux qui sont en état de soutenir cette petite fatigue, feront bien d'en user de même.

Le Pays de Rome à Naples, ressemble à celui de Rome à Viterbe, c'est-à-dire, qu'il est presque desert, & que l'air y est mortel pour les Etrangers qui y dorment une nuit dans le tems des



grandes chaleurs. Il n'y a que deux ans que celui qui alloit pour être Consul de France à Naples, en fit une funeste expérience.

Quoique ce Pays soit mal cultivé ; on reconnoît cependant qu'il y en a peu d'aussi fertiles. On voit dans quelques endroits des oliviers , & du côté de Fondi des orangers. Le Pays de Capoue passoit autrefois pour un lieu de délices. La Ville de Capoue est bâtie à deux lieues de l'ancienne Capoue , on en apperçoit encore les ruines ; mais je ne me détournai point pour les aller voir. Capoue est fortifiée ; ce n'est pas une Place de résistance. Gaëte , qui est à la vue de Mola, est beaucoup plus forte, & c'est une Place importante. Gaëte est située sur un rocher qui avance dans la mer. Le Pays qui est entre Capoue & Naples, est d'une grande fertilité. On rencontre plusieurs fois dans cette route

des restes de la Via Appia. C'est le plus beau des chemins qu'ayent jamais faits les Anciens. Les pierres en sont si grosses, si dures, si étroitement unies, que ce chemin paroît plutôt un ouvrage de la Nature que de l'Art; c'est ce que Procope a exprimé heureusement, lorsqu'il dit : *Congéniti*, & non pas *congesti lapides*.

La Ville de Naples est la plus grande, & une des plus belles d'Italie, soit que l'on considère la situation & la beauté des édifices, soit que l'on ait égard au nombre des Habitans, & à leurs richesses; elle est située sur le bord de la mer qui forme un golfe. Poujol & Bayes sont situées sur le bord de la mer, dans la partie qui est en deçà : un peu plus loin que Bayes est le Cap de Mizéne. Sur les bords de l'autre partie du golfe sont plusieurs Villages. En face de Naples est l'Isle Caprée, les délices de Tibère : à

deux lieues de Naples est le Mont-Vesuve; la diversité de cette vue est admirable. La Ville de Naples n'est pas, à proprement parler, une Ville fortifiée, mais elle est défendue par plusieurs Châteaux, le Château Neuf, le Château de l'Œuf, & celui de Saint-Elme. Le dernier est sur une montagne fort élevée, il commande la Mer & la Ville: il y a une grande citerne, de grands magasins, beaucoup d'artillerie: il est bien fortifié, & l'attaque en est également difficile & dangereuse. J'obtins assez facilement la permission d'y entrer. Le Mole qui avance dans la Mer, n'assure pas entièrement le Port, il est exposé au Sud-Est; & lorsque le vent souffle avec force, les vaisseaux ne sont point en sûreté. Il y a un petit Port fermé, mais qui sert aux Galeres: il y en avoit quatre; il y avoit à la Rade un Vaisseau de guerre de l'Empereur. Je fus à son bord,



il étoit bien conftruit & bien armé ; on me dit qu'il y en avoit encore un autre, mais qu'il étoit allé en Sicile. Dans les gros tems les bâtimens fe retirent au-deffous de Bayes : l'endroit eft sûr : lorsqu'on craint les ennemis , on y envoie auffi les Galeres : elles font défendues par le canon de Bayes , & on ne peut gueres les y aller attaquer , parce que la mer eft remplie d'écueils que les Pilotes étrangers ne connoiffent pas.

Naples eft bâtie uniformément. Le dessus des maifons eft en plate-forme , les rues font larges , droites , bien pavées avec de très-grandes pierres. Il y a plusieurs belles fontaines , mais la plupart font mal entretenues. Le nombre des Habitans monte , fans exagération , à cinq ou fix cens mille ames. C'est la Ville la plus peuplée d'Italie ; c'est celle où il y a le plus de Moines , & où ils font le plus riches. Le Couvent des



Chartreux est magnifique : le Pere Co-adjuteur m'y donna à dîner avec profusion. Ce Pere est François : il avoit été autrefois Secrétaire du Comte de Galus, Vice-Roi de Naples : je lui étois recommandé par M. l'Abbé d'Hugues, qui faisoit à Naples les affaires de la Nation en l'absence du Consul. Cet Abbé est un galant homme, qui étoit aimé du Vice-Roi & des Napolitains : c'est beaucoup dire. On voit aux Chartreux plusieurs Sacrifiés entourées d'armoires, & toutes ces armoires sont remplies d'argenterie. Tous les autres Couvens en sont garnis à proportion. Leurs richesses passent l'imagination : les Eglises sont revêtues de marbres précieux ; en un mot les Moines sont, sans nulle sorte de comparaison, plus riches à Naples qu'à Rome. Je parcourus les Eglises, je considérai les Autels, & je vis les trésors des Sacrifiés. On peut sur ces articles

lire plusieurs Relations de Voyages, qui entrent dans ces détails, ou bien quelque Description de la Ville de Naples, & il faut toujours préférer celles qui font faites par les gens du Pays; elles font plus circonftanciées, & l'on y apprend leur maniere de penfer. Je lifois, par exemple, dans un Livre fait par un Napolitain, & qui eft intitulé : *Nuova guida de forafieri per Napoli*, l'origine de cette infinité de Chapelles que l'on voit dans la partie la plus ancienne de Naples. La jalousie que les Napolitains eurent du tems des François, les leur fit construire pour y conduire leurs femmes à la Mefle; & c'eft auffi depuis ce tems, dit cet Auteur, que commença l'ufage qui fubfifte encore aujourd'hui, que les femmes ne vont point feules, & qu'elles font toujours accompagnées ou par leurs maris, ou par leurs Valets, & ces Valets marchent devant, l'épée au

côté, le chapeau bas : les femmes les suivent, & il n'y a point de petite Marchande qui n'ait pour les jours de Fêtes & de Dimanche quelque manant, couvert d'un habit de livrée, qui marche devant elle, avec beaucoup de gravité.

Il y a plusieurs especes de portiques où la Noblesse s'assemble : ils sont entourés de balustrades de fer, & peints en dedans. On appelle ces endroits Seggio. Celui du Nido a pour emblême un Cheval noir indomté.

Après avoir vu ce qu'il y a de plus curieux & de plus magnifique dans Naples, j'allai voir les miracles de la Nature qui sont aux environs. Le Mont-Vesuve en est un. Cette montagne est faite en forme de pain de sucre : à son sommet est une ouverture qui fume continuellement, & qui vomit quelquefois des torrens de soufre, de bitume & d'autres minéraux enflammés, & lance



de grosses pierres calcinées. Lorsque le vent souffle du côté de Naples, il y porte des cendres, quoique cette montagne en soit à deux grandes lieues : les environs en sont fertiles, & le vin y est excellent. Les cendres qu'y sement les dégorgemens du Vefuve, & la chaleur que produisent les feux souterrains, sont les causes de cette fertilité. Quand on approche du pied de cette montagne, & que l'on a la curiosité de monter au sommet, on met pied à terre. Il y a toujours quelques Payfans des environs qui viennent s'offrir aux Etrangers pour leur servir de guides. Toute la montagne est de cendre, & l'on en a toujours à mi-jambes. Je pris deux Payfans ; ils grimpoient, en enfonçant leurs mains dans la cendre, & je me tenois à leur ceinture. Des souliers & des bas de peau que j'avois furent entièrement brûlés, ou, pour parler plus exactement,



fechés à un tel point , qu'ils ne furent plus en état de fervir. Je mis une heure & un quart pour monter : j'arrivai au fommet , & je laiffai paffer un nuage qui m'en déroboit la vue : le goufre est de forme ronde , & n'a guères , à vue d'œil , que trente pas de largeur : on entend un grand bruit , & l'on ne peut appercevoir le fond. Les fumées que jette la montagne font très-puantes , & tous les bords du goufre font couverts de foufre. Je n'y restai pas long-tems , la prudence l'exige : elle exigeroit même qu'on n'y montât point. Je ne mis qu'un quart-d'heure & demi pour descendre.

Quand on va de Naples à Pouzol , on paffe par la Grotte de Paufilippe. C'est le nom d'une Montagne qui se termine à la mer. On l'a percée pour faire un chemin : il est taillé tantôt dans le Roc , tantôt dans le Tuf , selon que l'un ou l'autre se font rencontrés. Cette

Grotte n'est pas également haute partout : deux chariots y peuvent facilement passer de front. La poussière & l'obscurité rendent ce passage fort désagréable. Il a un peu plus d'un demi-quart de lieue de long. Pour ne se point rencontrer , ceux qui vont à Naples prennent le côté de la mer ; ceux qui viennent de Naples prennent l'autre côté. Cette Grotte est fort ancienne ; Sénèque en parle ; l'expression de son ancien Traducteur est inimitable : *J'ai été saupoudré dans la Grotte de Naples.* ( C'est dans la cinquante - septieme Lettre ). La description qu'il en fait sent beaucoup son retour. Les uns disent que cette Grotte est un ouvrage de Lucullus ; les autres veulent que ce soit de Cocceius. Ce que j'ai lu dans un Livre , qui a pour titre : « Descrittione d'ella » Citta di Napoli, & del suo amantissimo » distretto », est ce qui m'a le plus fa-

tisfait. Il explique les Passages de Plinè & de Plutarque : il prouve que la Grotte que fit Lucullus est différente de celle-ci : il indique les ruines de celle de Lucullus : il rapporte un Passage de Strabon, qui dit , que c'est Cocceius qui a fait cette Grotte du Pausilippe ; & il paroît par les termes de Strabon , que ce Cocceius ne fut que l'Architecte qui conduisit l'ouvrage. Au-dessus du Pausilippe est un ancien monument , à demi détruit. On dit que c'est le Tombeau de Virgile. Ce sentiment est fondé sur un Passage de Claude-Tibere Donat , qui a écrit la vie de Virgile : « Son corps , dit » cet Auteur , fut , suivant ses dernières » volontés , transporté à Naples par les » ordres d'Auguste , & enseveli sur » le chemin qui conduit à Pouzol : on » mit sur son Tombeau ces deux Vers , » qu'il avoit faits pour lui servir d'Épi- » taphe » :



Mantua me Genuit, Calabri rapuere, tenet nunc  
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Cette Epitaphe ne subsiste plus. Elle est d'un latin qui feroit croire que cette Vie de Virgile par Donat, est un ouvrage supposé. On voit sur le Mont Paufilippe, dans une Eglise qui est sur le bord de la mer, le Tombeau du Poëte Sannazar : ce Tombeau est de marbre blanc, & l'ouvrage en est estimé. Ce Poëte s'est aussi fait son Epitaphe : elle est gravée sur son Tombeau, ainsi qu'une autre Epitaphe que fit le Cardinal Bembo, qui aimoit les Sçavans, & qui lui-même l'étoit. Voici celle de la composition de ce Cardinal :

Da sacro cineri flores ; hic ille Maroni  
Sincerus Musa, proximus ut Tumulo.

Sannazar avoit pris le nom d'Actius-Sincerus. L'Eglise où se trouve son Tombeau s'appelle, Sancta Maria d'el Parto.



Ce nom est relatif à un de ses Poëmes qui est fait sur les Couches sacrées de la Sainte Vierge. Les ornemens dont on a embelli le Tombeau du Poëte, & ceux dont le Poëte a orné son sujet, sont entièrement profanes, & ce mélange des Fables du Paganisme avec les Myfteres de notre Religion, révolte autant le Chrétien, que la délicatesse de la sculpture du Mausolée, & la pureté du style du Poëme, plaisent aux Sculpteurs & aux Poëtes.

Au-delà du Paufilippe est le Lac d'Angnan : c'est sur les bords de ce Lac qu'est une petite Grotte, que l'on appelle communément la Grotte du Chien, à cause des expériences que l'on y fait sur cet animal. On pose un Chien sur le côté, celui qui le fait se tient le plus droit qu'il est possible, le Chien à l'instant se roidit ; on le retire hors de la Grotte, comme s'il étoit mort ; on le

jette ensuite dans le Lac, & dans un au-  
 tre instant il reprend ses esprits. On  
 attribue cet effet à la vapeur du sou-  
 fre qui sort de cette Grotte, mais on  
 n'explique pas bien comment cette va-  
 peur agit sur le Chien : voici comment  
 je le conçois. Cette vapeur tient de la  
 nature du feu, l'air doit donc être ex-  
 trêmement raréfié, & c'est ce qui pro-  
 duit dans le Chien le défaut de la respi-  
 ration : l'air qui est dans le corps de cet  
 animal, cessant d'être comprimé par  
 l'air extérieur, agit avec force, roidit  
 l'animal & le suffoque. Comme l'eau est  
 un élément plus condensé que l'air, elle  
 remédie à l'effet qu'avoit produit un air  
 trop raréfié ; elle comprime de nouveau  
 l'air qui est dans l'intérieur du Chien,  
 & rend à cet animal son état naturel.  
 Une autre expérience que l'on fait dans  
 cette même Grotte, confirme ce raison-  
 nement ; c'est celle d'un flambeau qui  
 s'éteint

s'éteint quand on l'approche de la terre ; car la flamme ne subsistant que par le moyen de l'air qui la comprime , lorsqu'elle ne trouve plus cette résistance , elle se dissipe , & le flambeau s'éteint : c'est ce que l'on peut expérimenter avec la Machine Pneumatique.

Sur les bords du même Lac sont des Bains : ils operent par de très-abondantes sueurs. C'est un excellent remède, & particulièrement contre le mal Napolitain. « La Nature , qui est une mere » indulgente ( dit Passels , qui a fait une » Relation d'Italie ) a mis ordinairement » dans les Provinces la source des remé- » des pour y guérir les maux qui y sont » les plus communs ».

Avant que d'arriver à Pouzol , on passe à la Solfatare , c'est ainsi que l'on appelle une petite Vallée entourée de montagnes , & couverte de soufre. Elle est ouverte en plusieurs endroits , & ces



petites ouvertures exhalent une fumée continuelle. Quand on y marche, on entend la terre raisonner sous les pieds. Un endroit aussi extraordinaire a fourni une vaste carrière à l'imagination des Poëtes. Ils l'appelloient *Forum Vulcani* : ils ont dit que les Géans avoient été précipités sous ces montagnes ; & depuis ces Poëtes, plusieurs personnes, non par imagination, mais par foiblesse d'esprit, ont écrit très-sérieusement que ces ouvertures étoient les soupiraux de l'enfer. On tire de cet endroit beaucoup de vitriol & de soufre : on y fait le plus parfait alun de roche. C'est une espece de sel fossile, à qui l'on donne la dernière préparation, en le réduisant dans une espece de mortier que l'on jette dans des chaudières de cuivre ajustées sur les ouvertures de la Solfatare. Ces chaudières sont remplies d'eau que font bouillir les feux souterrains : on distri-

bue ensuite cette eau dans des canaux de bois. L'alun s'attache sur les bords de ces canaux, & y forme mille pointes variées, assez semblables à celles que l'on voit sur les bords d'un étang qui commence à se glacer. L'air de cette Vallée, quoiqu'infecté par l'odeur du soufre, est excellent pour plusieurs maladies. Quantité d'Anglois, qui, dans le tems de leur jeunesse, ont trop aimé les plaisirs, viennent respirer cet air pour raffermir leurs poulmons, & rétablir leur poitrine: il y en a toujours plusieurs qui ne font à Naples que pour raison de santé, & qui y prolongent leur vie, tandis qu'ils mourroient à Londres de consommation.

Le sable dont on se sert à Pouzol mérite une remarque. Il entre dans la composition d'un mortier, qui durcit comme le marbre même dans la mer. Vitruve, ce fameux Architecte, en fait un

grand cas; & Pline, qui étoit si versé dans les secrets de la Nature, le vante aussi beaucoup. Strabon ne l'a pas oublié. Lorsque je passai à Pouzol, il y avoit un bâtiment qui y chargeoit de ce sable pour le porter à Malthe.

On voit à Pouzol plusieurs superbes mafures, qui font foi de son ancienne magnificence. On y apperçoit les débris d'un amphithéâtre, & de plusieurs Temples & Palais. Le Mole, qui formoit autrefois le Port, étoit d'une construction singuliere; car ordinairement un mole est entierement solide, & celui-ci étoit percé par des arches dont plusieurs piles subsistent encore. Le peuple les appelle le Pont de Caligula. Ces piles étoient suffisantes pour rompre les vagues; & par le moyen des arches, le sable que l'eau des pluyes entraînoit avec elles en grande quantité, trouvoit un dégagement. Misson, dans son voyage



d'Italie, prouve, par l'autorité de Suetone, que le Pont de Caligula étoit un Pont de vaisseaux, & non pas un Pont de pierres. Strabon parle des ouvrages qui avoient été faits dans la mer, & qui servoient à la sûreté du Port de Pouzol, autrefois très-fréquenté. Il ne dit point qui les avoit fait construire; mais ce Géographe Historien étoit mort sous l'empire de Tibere, le prédécesseur de Caligula. Le Pont que fit faire Caligula alloit depuis Pouzol jusqu'à Bayes; il étoit long de plus d'une grande lieue. Dion Cassius raconte toutes les folies que fit cet Empereur, & en particulier celle de la construction de ce Pont.

La côte de Pouzol à Bayes est si remplie de choses extraordinaires, qu'elle a fourni à Virgile la matière du sixième Livre de son *Enéide*. C'est-là où il a pris les idées de l'Antre de la Sibille, de la Descente d'Enée aux Enfers, de

son Acheron, de son Cocyte, de ses Champs Elifées, & des autres ficions agréables dont il a rempli cet endroit de son Ouvrage à l'imitation d'Homere. La vue de ces lieux a réveillé ses idées poëtiques; son imagination a fait le reste. L'air du Lac d'Averne n'est point infecté. Ce qu'on appelle communément la Grotte de la Sibille est auprès de ce Lac; le passage par où l'on y entre, est embarrassé de ronces & d'épines: cette Grotte alloit jusques dans la Ville de Cumes, mais aujourd'hui on ne peut pas pénétrer au-delà de trois cens pas: elle est large d'environ dix pieds: après avoir fait deux cens pas, on trouve à droite un autre chemin souterrain, mais beaucoup plus étroit: il conduit dans plusieurs petites chambres où il y avoit des bains: ces chambres étoient autrefois, suivant le rapport de plusieurs Relations, peintes & ornées de Mosaïques;

un Passage de Strabon prouve que cette Grotte n'a point servi à la Sibille de Cumès : en voici la traduction ; elle est tirée du Livre cinq. Le Passage est important pour l'explication de plusieurs antiquités. C'est un Géographe sçavant & éclairé, qui parle d'une chose arrivée de son tems. Il rapporte premierement qu'Ephorus, ancien Historien (qui étoit de Cumès, & qui vivoit du tems d'Alexandre ) dit que les Cimmeriens, anciens Peuples qui habitoient du côté de Cumès, n'avoient point d'autre demeure que des antres souterrains. Il ajoute ensuite, « mais toutes ces choses sont  
 » des fables qui nous ont été transmises  
 » par les Anciens. Agrippa a fait récem-  
 » ment couper la forêt qui étoit sur les  
 » bords du Lac d'Averne, on a fait des  
 » bâtimens sur les côteaux qui environ-  
 » nent ce Lac, & une Grotte qui con-  
 » duit jusqu'à Cumès, en sorte que l'His-



» toire de ces antres souterrains paroît  
 » une fable. Il paroît que Cocceius qui  
 » a conduit l'ouvrage de cette Grotte,  
 » & d'une autre qui va de Pouzol à Na-  
 » ples, se fut proposé de vérifier les fa-  
 » bles que je viens de raconter des Cim-  
 » meriens ». Outre ces especes de Grot-  
 tes, il y a plusieurs bâtimens souterrains,  
 mais la plûpart sont comblés de leurs  
 propres ruines. Il est aisé de juger par  
 leur construction, que ce sont des ou-  
 vrages des Romains : il est souvent assez  
 difficile de connoître quel étoit leur  
 usage. Un des plus remarquables, &  
 dont il reste encore assez pour juger de  
 sa premiere magnificence & de son  
 usage, est appellé Piscine admirable.  
 C'est un édifice souterrain, bâti & voû-  
 té de briques, soutenu par quarante-huit  
 pilastres, & disposés de maniere qu'ils  
 forment cinq Allées. Cet endroit étoit  
 sûrement destiné pour recueillir & con-

server les eaux. Il y a un autre édifice à peu-près semblable du côté de Mizene : cette Ville & celle de Cumes font peu éloignées de Bayes , & un Voyageur qui ne se contente pas de la vue des débris d'antiquités qui font entre Bayes & Pouzol , doit y aller : il y en verra encore une grande quantité.

Comme les environs de Bayes & de Pouzol font remplis d'une infinité d'eaux salutaires , il y a aussi une infinité de bassins : il y en a un qui est sur le bord de la mer. Le sable dans cet endroit conserve une chaleur, que l'eau de la mer qui le rafraîchit continuellement , ne scauroit entierement dissiper. On descend à la source par un chemin pratiqué dans le rocher. La chaleur que produit cette source, provoque une très-grande sueur , & cette chaleur est même assez grande pour suffoquer. On se dérobe à la chaleur en baissant extrêmement la

tête à un pied & demi de terre, car la chaleur gagne le haut de la Grotte : au fond de cette Grotte, où j'eus la curiosité de descendre, est la source : l'eau en est presque brûlante.

Bayes étoit un lieu de délices pour les anciens Romains, où le libertinage régnoit, & où tout étoit à craindre pour une vertu mal affermie. Le bord de la mer étoit couvert de thermes & de temples, mais ce ne sont plus que des monceaux de pierres, sur lesquels on ne sçauroit porter un jugement fort sûr.

On apperçoit encore quelques morceaux de sculpture & des fragmens de bas reliefs ; mais comme les endroits qui se sont le mieux conservés, sont ceux qui sont à demi enterrés, & qu'on n'y entre qu'avec des flambeaux, la fumée a noirci les bas reliefs, & souvent les Etrangers les rompent pour en apporter quelques morceaux. Bayes n'est



naturellement qu'une forteresse où il y a quelques soldats. Le terrain même en est inculte : ce n'est plus qu'un desert, & plutôt la demeure & la retraite des serpens, que celle des hommes.

La curiosité des Etrangers se termine ordinairement à la vue de Naples, & à celle de ses environs. Le commerce qui se fait à Naples n'est pas fort considérable : il consiste en quelques ouvrages de soie, quelques parfums, & quelques bagatelles qui ne sont point un grand objet. L'Histoire du Royaume de Naples est remplie de catastrophes qui la rendent intéressante.

Il y a peu de Royaumes, dit un Historien critique, qui ait souffert autant de révolutions que celui de Naples ; & il y en a très-peu aussi où les Peuples soient plus enclins à la révolte, & plus amateurs de nouveauté. Ce n'est pas néanmoins qu'ils soient meilleurs sol-

tats que les autres Peuples d'Italie ;  
 mais peut-être ce caractère vient , ou  
 de l'ambition des Grands , ou du mê-  
 lange des Nations conquérantes qui se  
 sont emparées de ce Royaume , dont le  
 sang conserve toujours la même impres-  
 sion d'inquiétude propre aux Peuples  
 belliqueux. Les Phéniciens , les Grecs ,  
 les Romains , les Sarrazins , les Fran-  
 çois , les Arragonois , les Castillans &  
 les Allemands se sont rendus successive-  
 ment & diverses fois maîtres de ce  
 Royaume , qui seroit beaucoup plus im-  
 portant qu'il n'est , si le Peuple y étoit  
 aussi industrieux , qu'il y est dur , farou-  
 che & cruel , au moins dans les Campa-  
 gnes & dans les Villes éloignées du  
 commerce des Etrangers.

A Naples la Noblesse aime le faste ,  
 méprise les Etrangers. Les Napolitains  
 ont vindicatifs à l'excès , défiants , ja-  
 loux , superstitieux : ils se portent aux

crimes avec facilité : ils sont extrêmement fainéans, mols & paresseux : ils n'aiment que le luxe & le plaisir, & je croirois volontiers que ces inclinations proviennent de l'influence du climat, le plus heureux & le plus fertile de toute l'Italie. Strabon rapporte que quelques Romains s'y retiroient pour y mener une vie tranquille. Voici la traduction de ses paroles, qui ne servent pas peu à faire connoître le caractère des Napolitains. On vit à Naples à la façon des Grecs ( c'est-à-dire, dans la mollesse ) c'est le genre de vie qu'embrassent ceux qui sortent de Rome dans le dessein de vivre dans l'oïfiveté, & qui dès leurs jeunes années sont morts aux travaux, ou qui, soit par foiblesse d'esprit, soit par foiblesse d'âge, souhaitent de mener une vie plus aisée. Plusieurs Romains, à qui ce genre de vie plaît, choisissant le séjour de Naples, ils y voyent une



infinité de gens qui ne s'y occupent que de leur repos.

Il seroit assez difficile de bien représenter l'état présent du Royaume de Naples. Je vais, en rapportant les traits dont s'est servi Boccalini, pour dépeindre la tyrannie des Espagnols, donner une idée de celle des Allemands, qui traitent les Napolitains plus sévèrement qu'ils ne l'ont jamais été. De ces traits plusieurs serviront à faire connoître le caractère des Napolitains. Boccalini se sert d'une allégorie fine & délicate : elle est dans un de ses Ouvrages, qui a pour titre : *Pietro del paragone Politico*. Il suppose que ce Cheval, que les Napolitains prennent pour leur Emblème, & qui ne peut, ainsi qu'ils se vantent, souffrir ni selle, ni bride, est amené dans la Place publique : là des Maréchaux politiques discourent sur son état, & ordonnent ce qu'ils jugent de plus nécessaire

pour mortifier un Animal si fier, si inconstant, si séditieux, qui plusieurs fois dans un même tems à mieux aimé se laisser monter par deux Rois que par un seul. On le tire donc de l'écurie ; il est si foible, qu'à peine il peut se soutenir. On le traîne avec des cordes jusques dans la Place : spectacle déplorable ! Ce Cheval, autrefois si glorieux, est tellement consumé & si maigre, qu'on lui compte les os ; il a l'échine toute déchirée, & comme les excès de fatigue qu'on lui a fait essuyer, l'ont rendu pouffif, il a les narines fendues. Néanmoins les Espagnols s'en méfient ; & comme s'ils le craignoient beaucoup, & que le danger fut prochain, ce Cheval a des entraves, un caneçon, & des lunettes. Les Maréchaux politiques ordonnerent tous unanimement qu'on haussât le ratelier plus qu'il n'étoit, & qu'on lui retranchât un tiers de l'avoine qu'on lui donnoit par

jour. Par hafard fe trouverent là quelques Philofophes Moraliftes, & par conféquent bonnes perfonnes, qui grandement émus & touchés de l'état déplorable de ce Cheval, demanderent à ces Maréchaux, pour quelle raifon ils ufoient d'une fi grande cruauté, & diminuoient la nourriture à ce pauvre Animal, réduit dans un fi grand état de foibleffe qu'il n'avoit que les os & la peau, & un peu de chaleur qui pouvoit tout au plus le faire vivre encore quelques femaines. Le plus fage de ces Maréchaux s'étant retourné vers ces Philofophes, leur dit d'un ton brusque, qu'ils feroient beaucoup mieux de faire leur métier, & de raifonner des êtres & de leurs identités, que de raifonner en matieres politiques, fur lesquelles ils étoient tous des ignorantaffes, parce qu'eux-mêmes, s'ils avoient le gouvernement de cette bête capricieufe, ils verroient leur charité

&



& leur complaisance récompensée par des coups de pied, que c'étoit ainsi qu'elle avoit traité ses meilleurs Rois, & qu'il n'y avoit pas de moyen plus sûr pour s'affûrer de cette bête inconstante, féditieuse, ingrate, que de la réduire dans l'état de foiblesse où ils la voyoient; qu'il ne falloit point faire attention à sa maigreur & à sa foiblesse, mais à la mauvaise nature de son génie, actuellement plus bisarre, plus capricieux, & plus amateur de la nouveauté que jamais; & ces Maréchaux s'écrierent: Malheur aux Espagnols, si jamais ce Cheval féroce a la facilité d'exécuter tous les maux qu'il médite nuit & jour, ou plutôt, toutes les chimeres qu'enfante son cervelet toujours ennemi du gouvernement présent. Toutes ces raisons font connoître que l'oppression des Napolitains n'est point un effet de la cruauté de la Nation Espagnole, de l'avarice

des Ministres du Roi, de la négligence des Rois d'Espagne, mais que c'est l'effet de sages conseils, & d'artifices prudents; puisque la charité consiste à ôter par des remedes séveres la facilité de faire le mal, lorsque les bons traitemens ne sont point capables d'apprendre à faire le bien: de maniere que tous avouèrent qu'il n'y avoit point de remede plus spécifique pour soigner la playe des esprits féditieux des Napolitains, que l'onguent corrosif de la sévérité Espagnole. Le même Boccalini dans un autre endroit du même Ouvrage personifie le Royaume de Naples, & le fait ainsi parler. Comme les Espagnols qui arrivent tout nuds, veulent, quatre jours après qu'ils sont arrivés dans ma maison, se couvrir d'or, il faut que je me dépouille pour habiller ces va-nud-pieds. Si l'on fait réflexion à la rapacité des Vice-Rois que l'on envoie dans ma

maison, pour raccommo-der la leur, & si on connoissoit toutes les rapines des Secrétaires, de mille autres Officiers & Courtisans, dont est composée leur fé-quelte, tous avides de mon sang; on se-roit surpris comment il se peut que je puisse satisfaire à la voracité de tant d'affamés.

La conduite que les Allemands obser-vent dans le Royaume de Naples, est la même qu'ils observent dans le Duché de Milan: ils sont même plus haïs que les Milanois. Ces pays ne sont pas d'une grande utilité pour l'Empereur; mais ils sont utiles à ses Sujets, qui s'y enri-chissent. Les Troupes sont payées avec les revenus de l'Etat; & le Soldat ne dépense pas, à beaucoup près, toute sa paye à Milan: les Officiers font tout venir d'Allemagne, le drap pour les habiller, tout en un mot. Quoique l'Empereur y ait augmenté considérablement le nom-



bre de ses Troupes , il n'y envoye cependant pas d'argent pour les payer. Il a déjà signifié sa volonté , il prétend que le pays fournisse à tout. Toutes les Places sont remplies de munitions , tout est farci de Soldats Allemands. La résistance en cas d'attaque y sera , suivant toutes les apparences , très-vigoureuse ; mais il me semble que le premier succès considérable de l'ennemi pourroit bien entraîner une révolution générale , à cause de la haine qu'on porte aux Allemands.



## DU GRAND DUCHÉ

## DE TOSCANE.

**L**ES Etats du Grand Duc de Toscane continent avec ceux de l'Eglise. Ponte-Centino est le dernier endroit de l'Etat Ecclesiastique, & Radicofani est le premier des Etats du Grand Duc. Radicofani est une petite Ville située sur une montagne assez rude : elle est fortifiée, mais ses fortifications sont négligées : on laisse la Ville sur la droite : il y a une belle auberge sur le chemin, que le Grand Duc Ferdinand fit bâtir pour la commodité des voyageurs. J'y bus du vin de Monte-Pulciano, qui est le nom d'une petite Ville qui n'en est guère éloignée : ce vin est délicat, & je le préférerois à la muscatelle de Monte-Fiascone. Il est assez rare de boire de

bon vin en Italie : en Toscane le vin ordinaire est supportable : il y a du vin choisi qui est très-excellent. Dans toute la Lombardie le vin est extrêmement épais, d'une fadeur, ou d'une aigreur également désagréable.

Le chemin de Radicofani, jusqu'aux approches de Sienne, est mauvais : à trois lieues en-deçà de Sienne, le pays s'unit & devient fertile : il continue de l'être jusqu'à Livourne. En allant de Livourne à Florence, je passai par Pise, Lucques, Pistoie & Poggio-Caiano. Lucques est une petite République qui fera un article séparé.

La Ville de Sienne est située sur une colline : l'air y est très-bon ; les rues sont nettes & presque toutes pavées de briques couchées sur le côté : les eaux y sont excellentes : on y parle bon Toscan, sans l'âpreté du Florentin ; les Siennes n'ont d'autre richesse



que l'agriculture. C'étoit autrefois une République assez puissante : son Gouvernement est presque semblable à celui dont elle usoit lorsqu'elle étoit libre. On leur a laissé, dit une Relation Italienne, leurs anciens Magistrats, leurs Conseils, l'autorité du Palais où réside la Seigneurie, & enfin les restes & l'ombre de leur République éteinte, le Grand Duc y ayant un Gouverneur qui représente le Prince par une autorité suprême, & sans le consentement duquel on ne peut rien faire. Ce fut Philippe II. qui ceda en arrière-fief de l'Empire l'Etat de Sienne à la Maison de Médicis ; mais il se réserva Orbitello & Porte-Ercole, deux Ports de mer situés sur la côte de Sienne, qui pouvoient brider la Toscane, & par le moyen desquels il avoit toujours un pied en Italie. Ces Places appartiennent aujourd'hui à l'Empereur.

Vis-à-vis des côtes de l'Etat de Sienn<sup>e</sup> est l'Isle d'Elbe , où le Roi d'Espagne a Portolongue. Cosme , le premier qui ait été revêtu de la qualité de Grand Duc , obtint , par l'entremise de Charles-Quint , l'Isle d'Elbe , qui appartenoit au Prince de Piombino , sous prétexte que ce Prince ne pouvoit la défendre contre les Corsaires ; & les Espagnols , par bienfiance , l'impatroniserent dans Portolongone. Ce qu'il y a de plus remarquable dans Sienn<sup>e</sup> , est l'Eglise Cathédrale : elle est bâtie à la gothique. C'est un édifice dont la beauté est d'autant plus remarquable , que tout est achevé ; car on trouve rarement de grandes Eglises qui soient conduites à leur dernière fin : elle est toute de marbre noir & blanc : le pavé est de marbre rapporté en pierres de mosaïque. Les ornemens de son architecture sont des plus beaux en leur

espece, & sur-tout ceux du portail.

L'architecture gothique a été long-tems usitée en Italie. La destruction de l'Empire des Romains & l'invasion des Barbares y introduisirent ce goût, conforme au génie des Nations conquérantes. Les peuples s'accoutumerent à cette maniere de bâtir qui fait paroître les édifices exhaussés, & d'une hardiesse de travail capable de donner de l'étonnement. Les beaux arts se rétablirent avec les belles lettres. La lecture de Vitruve, cet Auteur unique de l'ancienne architecture, devenue plus familiere & jointe à l'examen des anciens monumens, fit remettre en usage des regles & des principes qu'on avoit ignorés depuis la décadence de l'Empire Romain. Entre un nombre considérable de grandes Eglises construites à la gothique, il y en a d'anciennes qui ne manquent ni de solidité, ni de beauté : on en voit qui, jusqu'à



nos jours, se font conservées aussi entières que si on achevoit de les bâtir, & ces mêmes Eglises sont souvent admirées des plus habiles Architectes, non-seulement par leur bonne construction, mais aussi par quelques proportions générales qui s'y trouvent. L'Eglise de Sienne est bâtie dans ce goût, différente en cela de la plûpart des autres Eglises gothiques, dont la beauté ne consiste que dans un amas confus d'une multitude infinie d'ornemens, & dans une hardiesse de travail démesurée, enforte qu'elles ressemblent, par ces excès, à ces ouvrages délicats qu'on appelle filigrannes.

La Ville de Sienne a pour armes la fameuse louve allaitant les enfans jumeaux. On y voit cette louve en divers endroits sur une colonne. Cette louve a fait que plusieurs personnes ont cru & ont écrit que Sienne avoit été bâtie par les enfans de Rennes. Cette Ville doit

son origine aux Gaulois Sénonois : elle s'appelloit anciennement *Sena*, ou *Senensis Colonia*. Elle devint ensuite Colonie Romaine ; & l'on voit par les médailles , que l'on mettoit souvent de semblables louves dans les Villes qui devenoient Colonies Romaines.

Livourne est une Ville toute neuve : elle est située sur un terrain plat , environnée de belles fortifications revêtues de briques. Les rues sont larges , droites & parallèles. Il y a un quartier de la Ville où les rues ont un canal au milieu , renfermé par de beaux quais , enforte que les batteaux chargés apportent les marchandises presque jusqu'aux portes des magasins. Les maisons sont , en général , d'une hauteur égale , & peintes en-dehors. Livourne appartenoit autrefois aux Genoïs ; ce n'étoit alors qu'un méchant bourg mal-sain , à cause des eaux croupissantes & des ma-

rais qui l'environnoient. Cosme I. l'acquirit en échange de Sarzane, qui est une Ville Episcopale située sur la frontiere de Genes. Cosme connoissoit la bonté du port de Livourne ; & ce fut la vraie raison qui l'obligea à faire un échange, dont tout l'avantage paroissoit du côté des Genoïs, mais qui leur est devenu fort préjudiciable par le commerce dont cette nouvelle Ville les a dépouillés. Il commença l'enceinte d'une Ville considérable, & un mole double qui renferme deux Ports, le grand & le petit : ce dernier est appelé la Darfe. Il est fermé avec une chaîne attachée d'un côté à un fort triangulaire, dont deux bastions regardent la mer, le grand port & la rade ; & le troisième regarde la Ville : l'autre bout est attaché à l'extrémité d'un mole intérieur, près d'un corps-de-garde, fortifié de bonnes barrières doubles : c'est dans cette Darfe



que font les galeres de l'Etat, au nombre de quatre. Le grand Port a un défaut : son milieu est plein de hauts fonds : les vaisseaux mouillent le long de la branche extérieure du mole : l'eau y est profonde, le fond net, & il y a des especes de grosses bornes & des anneaux de fer pour amarrer les bâtimens. La rade est belle & sûre, & le mouillage jusqu'à une lieue au large est très-bon. Il y a sur le Port une Statue pédestre du grand Duc Ferdinand : elle est de bronze, posée sur un pied d'estal trop petit : le pied d'estal est cantonné de quatre figures de bronze, qui représentent quatre Esclaves Turcs : ces quatre Statues sont parfaites. Les Forçats ont une espece de maison faite exprès pour eux, elle s'appelle Bagne. Ils ne demeurent dans les Galeres que lorsqu'elles sont armées. Tous ceux qui ont des métiers peuvent s'en servir dans le Bagne, ou

même en Ville ; mais ils reviennent coucher dans le Bagne , & ceux chez qui ils travaillent , répondent d'eux corps pour corps. Le Bagne est tenu avec une propreté infinie.

Le Port de Livourne est franc & libre , aussi bien que la Ville. Quoiqu'il n'y ait exercice public que de la Religion Catholique , on n'inquiete personne à ce sujet , pourvû qu'on se tienne dans les bornes du respect , & qu'on n'insulte point nos saints Mysteres , ni leurs Ministres. Toutes fortes de Communions y sont tolérées. Les Grecs ont une Eglise où ils font leur Service , selon leur Rit. Les Juifs y ont une Synagogue , & une grande partie du négoce passe par leurs mains. Le Grand Duc prend des droits fort modiques sur les marchandises qui entrent dans la Ville. On ne les visite jamais : les droits se prennent par balles , ou par futailles ,

sans se mettre en peine de ce qu'elles  
 contiennent. Rien n'est plus prompt, ni  
 mieux réglé que la justice que l'on rend  
 aux Négocians; & les Etrangers ont si  
 bien goûté le plaisir & l'avantage de  
 faire leur commerce dans cette Ville,  
 que celui de Gênes est extrêmement  
 tombé, & que Livourne devient de  
 jour en jour l'échelle de toute la Médi-  
 terrannée, la plus riche & la plus flo-  
 rissante. Les écus du Grand Duc, ap-  
 pellés Livournines, portent d'un côté  
 le Buste du Prince, & de l'autre côté le  
 Port de Livourne, avec ces mots : *É-  
 patet & fovet*, pour faire connoître qu'il  
 est ouvert à tout le monde, & qu'on y  
 jouit de la protection du Prince. La ré-  
 flexion que Laffels a faite dans sa Rela-  
 tion d'Italie sur la Ville de Livourne,  
 fait connoître qu'on s'y applique uni-  
 quement au commerce. Cette réflexion  
 est assez caustique; elle est terminée par



une mauvaise pointe : Il n'y a, dit Lafsels, aucune Académie, ni aucune marque, qu'il y ait jamais eu de sçavans hommes. Tout le latin que l'on y apprend est *meum & tuum*. Il est vrai néanmoins que l'on peut dire que l'on y étudie les Belles - Lettres, puisqu'aujourd'hui les véritables Belles-Lettres sont les lettres de change.

Le Grand Duc Ferdinand fit dessécher les Marais qui environnoient Livourne, & qui y rendoient l'air mauvais : il fit faire plusieurs canaux pour l'écoulement des eaux, & un canal principal qui va de Livourne à Pise.

Pise étoit autrefois Capitale d'une puissante République : c'étoit la numance de Florence : elle est située dans une belle plaine, sur les bords de l'Arme, à trois lieues de la Mer : les rues sont larges & droites : la Ville est grande, mais c'est une Ville extrêmement pauvre, &  
peu

peu habitée : elle a senti plus amèrement qu'aucune autre Ville le joug de la servitude, & c'est le sort ordinaire des Etats, qui deviennent enfin Sujets de ceux dont ils ont été long-tems les concurrens : il ne faut pas non plus douter que la Ville de Livourne, qui s'est édiflée depuis peu de tems à la porte de Pise, ne lui ait enlevé beaucoup de ses habitans. Le mauvais air dont on se plaint à Pise, & qu'on regarde comme la cause principale de ce qu'elle est si fort dépeuplée, n'en est qu'une fuite. L'air s'y corrompt, parce qu'il est trop en repos, qu'il y a peu de feu & de mouvement dans la Ville, & en un mot, parce qu'un grand nombre de maisons n'est point inhabité. Les Grands Ducs ont fait tout ce qu'ils ont pu pour repeupler cette Ville : ils y font fabriquer leurs Galeres : il y en avoit deux sur le chantier ; mais il y a peu d'ou-

vriers, & l'on ne presse point le travail. L'Arsenal est médiocrement fourni. Côme I rétablit l'Université de Pise, en y attirant les plus fameux sçavans qui fussent alors en Europe. Il établit à Pise l'Ordre des Chevaliers de Saint-Etienne : leur Institut est de monter les Galeres du Duc de Toscane, qui est leur Grand Maître, pour donner la chasse aux Corsaires de Turquie & de Barbarie, qui infestent les côtes d'Italie. Ils ont un beau Palais, & une Eglise qui est dédiée à Saint Etienne, Pape & Martyr, leur Patron. Elle est ornée de quantité de Drapeaux & autres trophées qu'ils ont remportés sur les Turcs. Ces Chevaliers ne sont point obligés au célibat : l'Ordre possède un grand nombre de Commanderies, & outre les Commanderies, les Chevaliers peuvent avoir des pensions sur des Bénéfices. Côme exempta la Ville de plusieurs charges, & il y



alloit passer trois mois de l'hyver. Malgré tous ces soins cette Ville ne s'est point peuplée.

La Cathédrale de Pise est d'une structure à peu-près semblable à celle de Sienne. Le Baptistaire, la Tour & le Campo - Sancto, sont trois autres édifices considérables, qui ne sont qu'à trente ou quarante pas de l'Eglise dans la même Place. Le Baptistaire est fait en forme de dôme ; la Tour ressemble, par sa forme, à un cylindre : elle est de marbre, ainsi que l'Eglise & le Baptistaire, & elle est ornée de sept rangs de colonnes. Cette Tour panche, soit que ce soit l'effet de l'habileté, je dirois aussi volontiers, de la bisarrerie de l'Architecte, soit, comme il est plus apparent, que les fondemens se soient affaîlés. Le Campo-Santo est un Cimetiere auquel on a donné ce nom, à cause de la terre que les Pisans y apportèrent de la Palestine.

C'est une maniere de Cloître orné de peintures, & qui contient une grande quantité de Tombeaux. Il y en a plusieurs dans la Cathédrale qui sont dignes d'être remarqués.

Pistoie est une Ville sans négoce. Le voisinage de Florence ne l'accommode pas, & ses anciennes factions l'ont presque toute ruinée. Poggio-Caiano est une Maison de Plaisance qui est au Grand Duc : les peintures y sont assez belles. Le Grand Duc a une autre Maison de Plaisance aux portes de Florence : elle s'appelle Ville Impériale. Les jardins en sont agréables ; il y a des orangers, des citronniers, & autres arbres qui portent des fruits de cette nature, comme la bergamote & le cédra : les bosquets sont ornés de cabinets, de statues, de jets-d'eau, de cascades, en un mot de tout ce qui peut contenter la vue & l'odorat. Les jardins de Pratolino (autre

Maison de Plaifance, fituée fur le chemin de Florence à Bologne) font remarquables par la diverfité de leurs eaux : elles font mouvoir une infinité de petites figures qui ont des mouvemens différens & finguliers. Toutes ces petites merveilles, pour ne pas dire ces colifichets, ne laiffent pas d'être curieux. Du haut d'une terraffe qui eft à Poggio-Caïano, on découvre les environs de Florence. C'eft une plaine délicieufe, entrecoupée de colines agréables, fertiles, cultivées avec foin, remplies d'une infinité de Maisons de Campagne. Le terrein eft d'une très-grande fertilité, d'une culture aifée, que l'adresse & le travail affidu des Habitans rend fécond en toutes fortes de productions.

La Riviere d'Arne coupe la Ville de Florence en deux parties égales, qui fe communiquent par le moyen de quatre



Ponts très larges & très bien bâtis. Les arcs des voûtes ne sont point en plein ceintre, mais ils sont ovales, afin de rendre les ouvertures plus grandes. Les piles sont armées d'éperons de pierre dure qui rompent l'impétuosité de l'eau. La délicatesse & la solidité y sont réunies. La Ville est défendue & commandée par une Citadelle qui est assez forte, où il y a une grande quantité de canons & de mortiers, & un Arsenal où il y a des armes pour trente ou quarante mille hommes. Les rues de la Ville sont larges, droites, pavées de grandes pierres, entretenues avec soin. Les places & les rues sont ornées de Statues. Parmi plusieurs beaux Palais, les plus remarquables après celui du Grand Duc, sont les Palais Ricardi, Corfini & Strozzi. Le Palais des Marquis de Riccardi étoit l'ancien Palais des Médicis : sa façade est ornée de trois ordres d'architecture,

toscane, rustique, dorique, & corin-  
 thien : mais le Palais est peu de chose  
 en comparaison des richesses qu'il ren-  
 ferme. Il y a une belle Bibliotheque, con-  
 sidérable par le nombre & le choix des  
 Livres. Ce qui me surprit le plus, ce  
 fut de voir dans une espece de garde-  
 meuble quatre grandes armoires rem-  
 plies de vaisselle d'argent. Je n'en ai vu  
 nulle part une si prodigieuse quantité.  
 Le Palais du Marquis Corfini est un des  
 plus beaux & des plus magnifiques édi-  
 fices de toute la Ville. L'escalier com-  
 mence par deux branches qui se réunis-  
 sent en une seule : on entre dans un sal-  
 lon qui communique à huit apparte-  
 mens, chacun desquels est composé d'une  
 salle, d'une anti-chambre, d'une cham-  
 bre, d'un cabinet, & d'une garde-robe,  
 avec des escaliers dérobés pour le déga-  
 gement de toutes ces pieces : elles sont  
 peintes à fresque par les plus habiles

Peintres : on ne peut souhaiter rien de plus riche, de plus parfait, de mieux entendu. Il y a encore une infinité d'autres belles Maisons, qui mériteroient une description particulière.

La Noblesse est magnifique, & aime beaucoup à paroître. Il y a trois ou quatre salles où elle s'assemble tous les jours, & l'on en sort vers le soir pour aller aux assemblées. Les Dames qui s'y trouvent sont aussi richement parées, que si elles étoient au cercle de leur Souveraine. La disposition de ces assemblées est admirable : elles se tiennent dans une enfilade de huit ou dix chambres éclairées d'un grand nombre de bougies & de lampes : c'est un usage du Pays, & ces lampes ne répondent point à la dignité de ce spectacle : qu'il me soit permis d'appeler ainsi ces Assemblées. On sert des rafraîchissemens, & l'on passe de la sorte trois ou quatre



heures, soit à jouer aux cartes, soit à faire la conversation.

Du tems que j'étois à Florence, j'y vis une course de Chevaux assez singuliere : ce sont des Chevaux accoutumés à cet exercice : ils étoient au nombre de six. Ils partirent ensemble d'un certain endroit ; la Statue du Centaure est leur terme ; le premier qui arrive gagne le prix, qui est ordinairement une piece d'étoffe d'or que l'on donne au Maître du Cheval. Les rues où ils doivent passer sont bordées de carrosses, les fenêtres sont remplies de monde, & ce monde est, à mon gré, ce qu'il y a de plus beau à voir dans cette Fête. Les Chevaux ne sont montés par personne : ils ont une espece de petite houffe attachée à une fangle, & à cette houffe sont attachées plusieurs petites boules garnies de pointes de fer qui piquent le Cheval, & le font aller à toutes jambes.

Le Grand Duc habite le Palais Pitti. Il fut commencé sur les desseins de Brumme Leschi, par Luc Pitti, Gentilhomme Florentin, dont il porte encore le nom, quoiqu'il ait été acheté du tems du Grand Duc Côme I, pour servir de Palais au Prince regnant. La cour est petite : c'est aussi le défaut du Palais Farnese à Rome ; mais les Italiens affectent quelquefois de faire de petites cours pour donner de la fraîcheur aux appartemens. La cour du Palais Pitti est de figure quarrée, ouverte seulement du côté du jardin.

Avant que d'entrer dans l'ancien Palais Ducal, où se voit une infinité de choses rares & précieuses, je m'arrêtai à considérer diverses Statues qui sont vis-à-vis dans la Place. On y voit un Hercule & un Cacus de Bandinelli, la belle Sabine enlevée, de Jean de Bologne, le David de Michel - Ange, la

Judith de Donatelle, la Statue en bronze de Persée, par Cellini, & la Statue équestre de Côme I. Cette dernière Statue est aussi de bronze : elle est de la main de Jean de Bologne. Le même Sculpteur a fait la Statue du Centaure : c'est un bloc de marbre, qui représente Hercule quand il tue le Centaure-Nessus : les attitudes en sont merveilleses. Cette piece est estimée.

La grande gallerie du Palais est partagée en deux pièces, qui ont deux cens pas de long sur dix de large, & qui sont jointes ensemble par une troisième pièce, qui a de longueur environ soixante pas. On se promene entre deux rangs de Statues & de Bustes qui sont presque tous antiques. Au haut, contre la muraille, on a mis d'un côté les Portraits des Sçavans, & de l'autre, ceux des grands Capitaines. Ce qu'il y a de plus remarquable est une suite de Bustes des



Empereurs Romains , jusqu'à Maxime & Balbin. Entre les Statues, on admire avec justice le Bacchus de Michel-Ange, qui égale ce qu'il y a de plus parfait dans l'antiquité. On voit un grand nombre de Bustes d'Impératrices, les Têtes de Cicéron, de Seneque & d'Alexandre-le-Grand.

De la gallerie on passe en plusieurs chambres, toutes remplies d'une diversité étonnante de choses curieuses, Idoles, Lampes de bronze, antiques, productions extraordinaires de la Nature, Pierres gravées, Instrumens de Mathématique, Vases précieux, Cabinets également admirables par la richesse de la matiere, & la beauté du travail, une Table de lapis, sur laquelle on a décrit le Plan de Livourne, d'excellens Tableaux, & les Portraits des plus fameux Peintres, faits de leur propre main. Mais ce qu'il y a de plus précieux

est gardé dans un Sallon octogoné, que l'on appelle la Tribune. Il semble que la Nature & l'Art se soient épuisés pour produire ce qu'on y admire. On y voit une infinité de petites pieces de Sculptures & de Gravures antiques, extraordinairement bien conservées, un Cabinet d'Ouvrages de rapport, composé de Pierres précieuses parfaitement mises en œuvre, une Collection de Médailles très-rares, des Tableaux choisis, ou pour mieux dire, des Chefs-d'œuvres des plus excellens Peintres, des Statues de marbre, les plus belles, les plus parfaites, les plus finies qu'il y ait au monde : celle qui tient le premier rang est la Vénus, surnommée de Médicis. Cette incomparable Statue a la tête un peu tournée vers l'épaule gauche, elle porte la main droite au-devant de son sein, la main gauche est dans une attitude à peu-près semblable, l'une & l'autre dé-

gagée du corps; elle se panche doucement, & avance le genou droit. La pudeur si bien séante au sexe, la modestie & la chasteté font peintes sur son visage, avec une douceur, un air de jeunesse, une beauté & une délicatesse inexprimable. Les autres Statues qui accompagnent celles-ci font une autre Venus, mais plus haute; un Faune, un Groupe de deux Lutteurs, & un Paysan qui éguise sa serpe, & qui paroît écouter: ce sont autant de chefs-d'œuvres, qu'on ne se lasse point d'admirer.

Les Laboratoires du Grand Duc sont auprès de ces Galleries, on leur a donné le nom de Fonderie; c'est-là que de très-habiles Artistes sont continuellement occupés aux opérations de Chymie, & autres compositions de beaumes précieux, huiles, essences & médicamens. Le Jardin des plantes fournit tout ce qui est nécessaire pour les distilla-



tions. Ce fut le Grand Duc Côme I qui  
 le fit faire, & qui dépensa des sommes  
 considérables pour le mettre en l'état où  
 il est. On y trouve les Plantes les plus  
 rares de toutes les parties du monde,  
 entretenues avec soin, & renouvelées  
 toutes les fois qu'il est nécessaire. On  
 cultive soigneusement dans les Jardins  
 du Prince un arbre qui porte une espece  
 de Citron, que l'on appelle Cédra. C'est  
 un fruit très-exquis, & dont on tire une  
 essence d'une odeur & d'un goût très-  
 délicat : ces arbres ne sont point élevés,  
 afin que le fruit soit mieux nourri : on  
 les arrose beaucoup ; ce qui se fait très-  
 facilement, au moyen d'une infinité de  
 petits canaux de pierre qui distribuent  
 l'eau de toutes parts : c'est par le moyen  
 d'un syphon qu'on met l'eau dans le ca-  
 nal principal, en sorte qu'un seul hom-  
 me peut arroser un très-grand Jardin :  
 pour préserver ces arbres du froid, on

leur construit à l'entrée de l'hyver une espece de loge de bois. Le Grand Duc a aussi des Vignes à l'entrée de la Ville, qui sont extrêmement cultivées, & qui produisent cette excellente Muscatelle de Provence, dont boit le Grand Duc, & dont tous les jours il envoie en présent une bouteille aux Ministres Etrangers. J'en ai bu chez le Marquis de la Bastie, à qui Votre Grandeur m'avoit recommandé; c'est un galant homme, qui m'a fait mille amitiés, & qui m'a comblé d'honnêtetés.

La curiosité des Grands Ducs ne se terminoit point à tous les objets dont je viens de parler, ils avoient une espece de Ménagerie, où il y avoit toute sorte d'Animaux rares & féroces: cette Ménagerie subsiste encore, mais c'est peu de chose. L'Ecurie du Grand Duc est belle; il y a un grand nombre de beaux Chevaux, & il y a un Manege pour les

Pages

Pages & pour quelques Seigneurs. Les Ecuyers travaillent dans le goût Allemand : leurs Chevaux ne sont point assouplis , les mouvemens sont forcés & durs : le Cheval & le Cavalier ne travaillent ni avec aisance , ni avec propriété. La Manufacture de Tapisseries qu'avoient établie les Grands Ducs, subsiste toujours : les Tapisseries qui s'y font sont d'un travail achevé ; mais c'est plutôt l'ombre d'une Manufacture , qu'une Manufacture ; car il s'en fabrique tout au plus deux pieces par an.

La Chapelle de l'Eglise de S. Laurent, qui renferme les Mausolées des Princes de la Maison de Médicis , ressemble par dehors à un bâtiment en decret. Il y a un fonds destiné pour le travail de cette Chapelle ; on y travaille en effet , mais foiblement , & l'on croit que les nécessités des finances ont fait détourner une partie des fonds destinés à la Fabrique



de ce bâtiment , pour les employer à des choses plus urgentes & plus nécessaires. Ce qui est fait est d'une magnificence qui passe tout ce qui s'en peut dire. Cette Chapelle est de figure octogone , fort grande & fort exhaussée. Une des huit faces de cet octogone est destinée pour l'Autel , une autre pour la porte : dans les six autres , il y a six superbes Tombeaux de granite oriental ; sur le Tombeau de Ferdinand il y a un grand oreiller de diaspre , parsemé de rubis , de topazes , & autres pierres fines ; sur cet oreiller est une couronne qui est encore plus riche ; il doit y en avoir de semblables sur les autres Tombeaux ; le pied d'estal , ou la base qui soutient les Tombeaux , est revêtue de porphyre & de calcédoine ; les murs sont revêtus en compartimens de fines agathes , de granites rares , d'onyx , & d'autres sortes de pierreries ; chaque

panneau est distingué avec des cadres, & avec d'autres ornemens de cuivre doré. Sur les pieds d'estaux des colonnes, on voit les Devises & les Emblèmes de toutes les Villes de Toscane, en pierres précieuses, rapportées avec tout l'art imaginable. L'Autel, la voûte, & tout ce qui reste à finir, devoit répondre à ces beaux commencemens. Il est toutefois à craindre que cette Chapelle ne soit jamais achevée. La famille des Médicis est prête de s'éteindre; qui s'intéressera assez à la gloire de cette Maison, pour achever un monument d'une si grande dépense? L'Eglise de Saint Laurent, de qui dépend cette Chapelle, est partagée en trois nefs, soutenues de grosses colonnes de pierres grises. La Bibliothèque de Saint Laurent, fameuse par les Manuscrits qu'elle renferme, est à côté de cette Eglise: les Livres ne sont point sur des tablettes. Le Catalo-

gue de cette Bibliothéque a été imprimé à Amsterdam en 1622.

Les Eglises de l'Annonciade, de Saint-Marc, de Sancta-Maria-Novella, des Augustins, des Jésuites, de Sainte-Croix, où est le Tombeau de Michel-Ange, sont capables de fixer pour quelques momens l'attention d'un Voyageur curieux, & de l'occuper agréablement.

La Cathédrale, qu'on appelle *Santa Maria del Fiore*, est un très-grand & très-superbe Edifice, qui est entièrement achevé, excepté la façade. On ne peut rien voir de plus beau que les dehors de cette Eglise : ils sont d'un marbre très-poli & de différentes couleurs : elle en est aussi toute revêtue en dedans. Le dôme est un ouvrage octogone, admirable par sa hauteur & par sa grandeur ; la tour est détachée du corps de l'Eglise : elle est incrustée de marbre noir, blanc & rouge. Sa struc-



ture, & la sculpture de ses ornemens sont admirables. Tout auprès de la Cathédrale est l'Eglise de Saint-Jean, qui lui sert de Baptistaire. C'est le seul édifice antique qu'il y ait dans toute la Ville : c'étoit un Temple dédié à Mars, qui, depuis la chute de l'idolâtrie, fut dédié premierement, au Sauveur du Monde, & ensuite à saint Jean-Baptiste, Protecteur de la Ville : il est octogone, on y entre par trois portes de bronze, où sont représentées en bas-relief les histoires de l'ancien & du nouveau Testament, avec tant de délicatesse & de correction, que les plus habiles Maîtres ne peuvent se lasser de les considérer.

Les difficultés que les Florentins trouverent, pendant plus d'un siècle, à construire le dôme de leur Cathédrale, ont donné lieu au renouvellement de la bonne architecture ; on ne peut assez

louer l'application qu'un habile Architecte Florentin, appelé Philippe Brunelleschi, eut durant plusieurs années à étudier & rechercher le premier dans Rome les ouvrages qui restoient de l'antiquité. Ce fut par les soins de cet Architecte que fut achevé le dôme de *Sancta Maria del Fiose*. La réputation qu'il se fit par beaucoup d'édifices qu'on le vit ordonner & construire pendant sa vie, & les élèves fortis de son école firent renaître le goût de l'architecture antique. On prétend que Michel-Ange regardoit ce dôme comme une chose inimitable ; il l'a cependant infiniment surpassé dans celui de saint Pierre de Rome. C'est assez le style des Florentins, lorsqu'ils veulent louer quelque chose, de dire que Michel-Ange l'estimoit. Il semble, à leur gré, que la Langue Toscane, qui est riche & féconde, ne le soit point encore assez, quand ils parlent de ce grand homme.

C'est à Cimabué, Peintre Florentin, que l'on est redevable du rétablissement de la Peinture. Il naquit en 1240; il se forma en voyant travailler certains Peintres grossiers & ignorans, que ceux qui gouvernoient dans Florence avoient fait venir de Grece: il ne fut pas difficile à Cimabué de se faire admirer; parce qu'alors il n'y avoit point d'Ouvrier aussi excellent que lui. Giotto, son disciple, le surpassa beaucoup. Il quitta cette maniere rude, que Cimabué & les autres Peintres pratiquoient en ces tems-là. Il fut le premier qui se mit à faire des portraits au naturel, dont l'usage étoit comme perdu. Buffalmaco, Peintre Florentin, étant allé à Pise, Bruno, qui y peignoit, ne pouvant donner à ses figures, ni un coloris assez vif, ni une expression assez forte, le consulta. Buffalmaco lui enseigna la maniere de donner plus de beauté à son



coloris ; & comme il étoit d'une humeur facétieuse , il lui conseilla , pour donner plus d'expression à ses figures , de leur faire sortir de la bouche des espèces de rouleaux sur lesquels on écriroit des paroles ; en sorte que les figures sembloient se parler les unes aux autres : cela parut admirable aux Peintres ignorans de ce tems-là ; cette raillerie de Bufalmaco fut cause de ce que beaucoup de Peintres , d'ailleurs assez intelligens , ont pratiqué une expression aussi ridicule comme est celle-là. Ces Peintres furent suivis d'une infinité d'autres , on en vit paroître dans les plus grandes Ville. La Peinture enfin se trouva portée à son degré de perfection sous Vinci , Michel-Ange & Raphael. Ce dernier surpassa tous les autres , & nul de ceux qui l'ont suivi ne l'a égalé.

L'Air pur & gracieux qui regne à Florence , contribue infiniment à rendre les

esprits délicats, aisés & propres à toutes les Sciences & à tous les Arts ; on leur est redevable du rétablissement de la Peinture , de l'Architecture & de la Sculpture. Ce sont eux qui ont perfectionné la Langue Italienne. Pétrarque & le Dante , deux fameux Poëtes , étoient Florentins. Il est sorti de cette Ville beaucoup de grands Hommes, de saints Hommes, & d'autres aussi dont les Ouvrages ne sont pas toujours conformes à l'esprit du Christianisme : tels sont les Ouvrages de Machiavel. Cette Ville a de grands Historiens : les tems écoulés depuis la domination des Médicis , ont été éclaircis avec beaucoup de précision & trop de vérité, par Brutus, Varchi & Segni. Les grands Ducs en ont fait chercher les exemplaires pour les supprimer , ce n'est pas mauvaise marque.

On ne sçait pas précisément l'époque

de la naissance de la République des Florentins, ni des autres Républiques qui ont partagé long-tems l'Italie. Celle des Florentins eût peut-être pu s'élever au-dessus de toutes les autres, si les divisions qui s'éleverent entre ses Membres, n'eussent arrêté le cours de leurs prospérités. La Noblesse eut d'abord la Puissance souveraine dans le Gouvernement de la République ; des séditions réitérées mirent le Gouvernement entre les mains du Peuple ; c'est des mains du Peuple qu'il a passé en celles des Princes de la Maison de Médicis, qui en sont aujourd'hui les Souverains, sous le titre de Grands Ducs de Toscane.

Les Médicis n'étoient que des Citoyens de Florence. C'est à Côme de Médicis, ce Citoyen qui mérita si justement le nom de Grand, que cette Maison est redevable des premiers, ou au moins des plus solides fondemens



de sa grandeur. Le commerce en fut presque la source. Les ancêtres de Côme, suivant la Coutume de la Noblesse d'Italie, n'avoient pas négligé cette ressource pour se soutenir dans les honneurs de la Magistrature, ou de la guerre ; mais Côme plus heureux, ou plus intelligent, y avoit fait une si grande fortune, qu'il devint même comparable aux Souverains par ses richesses, & qu'il en fut toujours recherché & considéré, à cause du grand crédit qu'il conserva toute sa vie dans les affaires d'Italie. Laurent son frere qui, au nom de Grand, qu'il mérita aussi bien que Côme, ajouta celui de Pere des Lettres, fut si connu à la Porte, à cause des Facteurs qu'il entretenoit dans toutes les Echelles du Levant, & du grand nombre de vaisseaux qu'il y envoyoit, que Bajazet, non-seulement le regarda toujours comme un de ses Alliés, mais

même l'honora du nom de son ami. Tous les autres Médicis qui vinrent après ces deux grands hommes eurent la sagesse politique de les imiter, & de ne se point priver, par une fautive délicatesse, de l'utilité de leur commerce; & lorsqu'enfin les grandes qualités & le mérite d'un autre Côme eurent porté cette Maison à la Souveraineté de Florence, les Médicis, devenus Princes, ne crurent point indigne d'eux de continuer de chercher, dans le commerce honorable de la Mer, de quoi soutenir avec plus d'éclat la splendeur d'un rang, dont en quelque sorte, ils lui étoient redevables. Leur Palais n'étoit point fermé aux Négocians. Le Prince voyoit souvent lui-même marquer ses ballots; l'on n'étoit point étonné de voir les vaisseaux du Souverain revenir de conférer avec ceux de ses Sujets, chargés de riches marchandises du Levant, &

de tant d'autres endroits où les Marchands de Florence & de Livourne avoient leurs Facteurs ou Correspondans. Ces Princes étoient puissans en argent, ils acquirent une infinité de bijoux précieux & de choses rares, qui se conservent dans la fameuse gallerie de Médicis. Ils prêtoient de l'argent aux Négocians & aux Banquiers à un intérêt très-modique. De la richesse du Souverain naissoit celle des Sujets, & réciproquement celle des Sujets augmentoit celle du Souverain, les richesses des Particuliers n'étant autre chose que le trésor du Prince divisé en plusieurs bourses. Deux branches essentielles animoient ce Commerce : le Commerce de la laine étoit infiniment supérieur à celui de la soie. Les Florentins fournissoient de draperie tout le Levant, & une bonne partie de l'Europe. Le Commerce de la soie subsiste & fleurit



presqu'autant qu'autrefois ; mais celui de la laine est si abattu, qu'on peut dire qu'il est tombé. Quoiqu'il y ait un peu de la faute des Florentins, dans la perte de cette plus belle partie de leur Commerce, il est certain que les Manufactures qui se sont établies dans les divers Royaumes de l'Europe, ont fait tomber celles de Florence. D'ailleurs, au lieu qu'autrefois tous les Florentins étoient Marchands, à peine trouve-t-on aujourd'hui une douzaine de Maisons considérables qui fassent le Commerce. L'Etablissement de l'Ordre de Saint-Etienne, dont les Chevaliers ne peuvent faire le Commerce, a donné le coup mortel à la Marchandise. Les plus considérables Maisons se mirent dans cet Ordre pour faire leur Cour au Souverain, & les Citoyens les plus riches & les plus capables de faire fleurir le Commerce, y entrèrent pour acquérir la

Noblesse, ce qu'il leur étoit permis de faire, en fondant des Commanderies, qui sont à perpétuité dans leur famille, & qui ne sont réunies à l'Ordre, qu'au défaut des descendans mâles.

Le Grand Duc ne s'intéresse plus dans le Commerce, & cette branche, qui faisoit une grande partie de ses revenus, ayant cessé, & les mêmes dépenses ayant continué, les Finances de ce Souverain se trouvent embarrassées. Il a de revenu environ six millions cinq cens mille livres, argent de France : il doit environ deux millions pour l'intérêt annuel de l'argent qu'ont prêté divers Particuliers, & diverses Communautés, auxquels les revenus de l'Etat, & même les biens patrimoniaux du Duc sont engagés. L'intérêt est à trois & demi pour cent ; il est très-exactement payé. Le Grand Duc entretient environ quatre mille hommes, dont l'entretien

coûte quinze à dix-huit cens mille livres. Les troupes ne sont point enrégimentées, mais elles sont composées de Compagnies franches, qui ont chacune leur Capitaine & leur Alfier, qui répond à nos Enseignes. La paye de tous ces Officiers n'est point égale, quoiqu'ils soient d'un grade égal: les uns ont plus, les autres moins, suivant la volonté du Grand Duc. Il est certain que si le Grand Duc vouloit enrégimenter ses troupes, & leur donner une autre forme & une autre discipline; il pourroit, avec les mêmes sommes qu'il dépense, avoir six mille hommes de bonnes troupes: il est vrai qu'il faudroit un peu diminuer la paye des soldats, qui ont chacun par mois, ou peu s'en faut, 20 livres monnoye de France. Le Grand Duc a pour la garde de sa personne une Compagnie de Gardes Suisses de soixante hommes, & une autre de Cuirassiers



raffiers à cheval de même nombre : ils ont une grosse paye. Il y a cinq Officiers Généraux dans toute l'étendue de l'Etat, qui ont chacun leur département, où ils commandent non-seulement les Troupes soudoyées, mais encore les Milices ; ils n'ont point de paye, mais ils jouissent de divers privilèges. Parmi ces Milices, il y a plusieurs Compagnies qui sont obligées d'avoir des chevaux à leur revue. Les Capitaines sont payés par le pays. Les Milices sont exercées de tems à autre, & l'on en doit faire la revue tous les mois.

La Cour du Grand Duc n'a plus le même éclat ni la même dignité qu'elle a eu sous plusieurs de ses Prédécesseurs ; peut-être que cette différence vient de la nécessité où se trouvent les finances du Prince, car c'est toujours-là le premier mobile d'un Etat : peut-être aussi qu'elle vient du caractère du Prince,

Il est d'une humeur particuliere, toujours retiré dans le fond de son Palais, où il est inaccessible à tout le monde, même à la plûpart de ses Domestiques. Il se laisse voir très-rarement, & lorsqu'il se montre à son peuple, ce quin'arrive que dans des jours de grandes cérémonies, & lorsqu'il ne peut s'en dispenser, les nouvelles publiques en font mention. Le gouvernement de l'Etat est entre les mains de plusieurs Ministres qui se comportent assez sagement, mais cela n'empêche pas que l'Etat ne se ressente de la nonchalance de son Souverain. Ce Prince, dit-on, étoit né avec de belles inclinations, mais les voyages qu'il a faits en Allemagne, lorsqu'il étoit dans la premiere fleur de sa jeunesse, lui ont extrêmement préjudicié : il y prit la mauvaise habitude d'aimer les boissons fortes : il boit de l'eau-de-vie par excès, & lorsque j'étois à Florence, il se laissa

tomber dans son Palais & se bleffa à la jambe. Ces boiffons outrées l'ont extrêmement énervé. Les Médecins efperoient que ce qu'ils ont ofé lui repréfenter, à l'occafion de cette chûte, le rendroit plus modéré. Il a près de foixante ans, & ne laiffe point d'héritier. On avoit cru la fucceffion affurée, par le Traité de la quadruple alliance, au Prince Don Carlos; mais l'Efpagne veut des affurances plus fortes que celles qui font portées par ce Traité. Le Grand Duc s'opposera autant qu'il pourra à l'introduction des Efpagnols dans fes Etats. Il tâchera auffi d'en éloigner les Allemands; il voudroit pouvoir être en état de fe défendre, mais il ne le pourra: au cas que l'Efpagne faffe quelque entreprife, il appellera à fon fecours les Impériaux, & le fuccès de la guerre fera encore plus douteux dans cet Etat, où les Efpagnols ne font point défirés, qu'il



ne le fera dans les Royaumes de Naples & de Sicile.

Le grand Duché de Toscane est un fief de l'Empire, dont la Maison de Médicis obtint de Charlequint deux investitures. La premiere, en faveur d'Alexandre de Médicis; la seconde, en faveur de Côme de Médicis. Dans la premiere de ces investitures, les filles sont appellées au défaut de mâles; dans la seconde, elles ne sont point appellées. Le cas étant arrivé à la mort du Duc François, Ferdinand son frere exclut Marie de Médicis. Le cas est près d'arriver par la mort du Grand Duc. On forma à cette occasion trois prétentions. Celle de sa sœur venue de l'Electeur Palatin, qui se fonde sur l'investiture d'Alexandre, dont elle ne descend point. La seconde est celle des Villes qui prétendent retourner à leur ancienne liberté, & pouvoir rétablir un Gouvern

hériement à leur gré. La Toscane avoit  
 eu autrefois ses Princes : la Comtesse  
 Mathilde leur héritière en fit don au  
 Saint Siége, mais les Papes n'en ont pas  
 joui. Les Empereurs Allemands en fu-  
 rent les Maîtres pendant peu de tems :  
 les Villes s'érigerent en Républiques,  
 qui se soumirent enfin à quatre princi-  
 pales : Florence, Sienne, Pise & Luc-  
 ques. Les Florentins détruisirent les  
 Républiques de Pise & de Sienne : la  
 Maison de Médicis usurpa l'autorité  
 souveraine dans Florence. Charles-  
 Quint, se servant des conjonctures  
 favorables où il se trouvoit, leur  
 donna l'investiture d'un Etat qui s'é-  
 toit soustrait de la dépendance de  
 l'Empire, soit par sa puissance, soit  
 par la négligence des Empereurs ses  
 prédécesseurs. Il pourroit peut-être  
 arriver que le Pape favoriseroit cette  
 prétention : sa famille, qui est une

des premières de Florence, joueroit un beau rôle : peut-être aussi que les Espagnols se détermineroient en leur faveur par les avantages réels qu'ils donneront à ses neveux. La troisième prétention est donc celle des Espagnols, ou plutôt celle de la Reine d'Espagne. La succession aux Etats du Grand Duc de Toscane & du Duc de Parme, pouvant exciter de grandes contestations & une nouvelle guerre en Italie, parce que la Reine d'Espagne prétend y être appelée par sa naissance, & que l'Empereur soutient que le droit d'en disposer, au défaut d'héritiers mâles, lui appartient & à l'Empire : il a été stipulé que ces successions venant à vacquer par la mort des Princes successeurs, sans héritiers mâles, le fils de la Reine & ses descendants mâles, & à leur défaut le second fils & les autres cadets de ladite Reine avec leurs descendants mâles,



succéderont dans tous lesdits Etats ;  
 qui seront reconnus Fiefs masculins  
 mouvans de l'Empire , & qu'il en fera  
 donné au fils de la Reine qui devra  
 succéder , des Lettres d'expectative  
 contenant l'investiture éventuelle , &  
 pour sûreté de l'exécution de cette dis-  
 position , il doit être établi par les Can-  
 tons Suisses des garnisons dans les prin-  
 cipales Places de ces Etats ; sçavoir , à  
 Livourne , à Portoferraro , à Parme &  
 à Plaisance , à la solde des Médiateurs ,  
 avec serment de les garder & de les  
 défendre sous l'autorité des Princes re-  
 gnans , & de ne les remettre qu'au  
 Prince fils de la Reine d'Espagne , lors-  
 que ces successions seront ouvertes.

C'est ainsi que ce qui regarde la suc-  
 cession des Etats du Grand Duc , se  
 trouve exposé dans le Manifeste que  
 la France fit publier en 1719 , sur les  
 sujets de rupture avec l'Espagne. La

Reine d'Espagne ne trouve pas que ces Etats soient suffisamment assurés à son fils par l'introduction de six mille Suisses, ainsi qu'il avoit été réglé par le Traité de la quadruple Alliance : elle voudroit introduire six mille Espagnols : l'Empereur s'y oppose, & pour ce sujet on est menacé de voir une guerre en Italie, la prétention de la Reine d'Espagne, en tant qu'elle descend des Médicis, n'est pas mieux fondée que celle de la sœur du Grand Duc : si cette prétention étoit légitime, on pourroit en former une en faveur de la France, en remontant à Marie de Médicis, & cette dernière prétention seroit plus conforme aux Loix de l'Empire. Voici comment le Droit féodal se distingue en Droit Lombard & en Droit Saxon. Le Droit Lombard n'est autre chose que le Droit Romain accommodé aux usages des Lombards, après qu'ils eurent éta-

bli un Royaume en Italie. Selon ce Droit les mâles du nom excluent toujours les femelles : dans la concurrence des mâles fortis des femmes avec des femelles forties des mâles, les mâles excluent les femelles : entre les mâles fortis des femelles, & les femelles forties des mâles, les mâles fortis de la premiere ligne, & les femelles forties d'elle, excluent les autres. Le Droit Saxon est différent, il n'accorde rien du tout aux femelles, à moins qu'il n'y ait une speculation particuliere. Les Fiefs de l'Empire se gouvernent par ces deux Droits. La partie la plus septentrionale fuit le Droit Saxon, la partie méridionale fuit le Droit Lombard, & c'est dans cette partie que se trouve la Toscane. Il s'agiroit donc, pour établir le Droit de la France, d'examiner si les filles ont été positivement & formellement exclues de la succession de la Toscane : il est



certain que par l'investiture à Côme I. elles n'y font point appellées ; mais ce n'est point être exclu , que de n'être point appelé. Par l'investiture accordée à Alexandre de Médicis , & par celles qui ont été autrefois données aux Rois d'Espagne pour le Duché de Milan , les filles ayant été appellées , on en a tiré cette conséquence , que n'étant point appellées , elles sont exclues : mais ce n'est tout au plus qu'une preuve négative , qui n'est point suffisante pour préjudicier à un droit acquis par les Loix , puisque le Droit Lombard appelle à la succession les femelles au défaut de mâles , la légitime héritière est la femelle la première exclue : c'est sur ces raisons qu'on pourroit fonder les prétentions du Roi de France , comme héritier des droits de Marie de Médicis , la première fille exclue par les mâles ; mais la France paroît s'être elle-

même dépouillée de son droit, en assurant, par le Traité de la Quadruple alliance, la succession de la Toscane aux fils de la Reine d'Espagne.



---

---

## DE LA RÉPUBLIQUE DE LUCQUES.

QUAND on va de Livourne à Florence, on passe si près de la Ville de Lucques, qu'ordinairement on se détourne pour voir cette petite République qui est enclavée dans les Etats du Grand Duc. L'Etat de Lucques est fief, & sous la protection de l'Empire. Le Gouvernement y est purement Aristocratique. La Souveraineté réside dans un Conseil de deux cens quarante Nobles qui se divisent par moitié, & se succèdent par semestre. C'est de ce Conseil que dépendent & naissent tous les autres Magistrats. A leur tête est le Gonfalonier : la Charge de ce premier Magistrat de la République, répond assez à celle des Doges de Venise & de Ge-



nes. Ce Gonfalonier n'est en place que pour deux mois, & ne peut être élu de nouveau qu'au bout de six ans.

La Ville de Lucques est située au milieu d'une plaine fertile, qui peut avoir six à sept lieues d'étendue, & cette plaine est bornée par des côteaux fort riches. Rien n'est mieux cultivé, ni mieux peuplé que cette petite étendue de Pays : les fortifications de Lucques sont assez régulières, & bien revêtues : les remparts sont plantés d'arbres & servent de promenade aux Bourgeois. Les maisons sont en général bien bâties & assez hautes, les rues sont droites & bien pavées : la Ville est très-peuplée.

Le Palais de la République est ce qu'il y a de plus magnifique, encore n'est-ce pas grand chose. Le Gonfalonier y est logé avec ces neuf Conseillers nommés Auziani : ils y couchent & y mangent, quoique leurs femmes & leurs

familles demeurent dans leurs maisons particulieres. Du Palais on va à l'Arse-  
 nal. Les armes sont en assez bon ordre ,  
 & en bonne quantité pour un si petit  
 état. La Garde ordinaire du Gonfalo-  
 nier est de soixante Suiffes : la Républi-  
 que n'a que deux cens mille écus de re-  
 venu. Dans les principaux endroits de  
 de l'Etat, il y a un Commissaire Gen-  
 tilhomme , qui juge toutes les causes  
 selon les Satuts de Lucques , dont il y  
 a un fort gros livre qu'on leur donne  
 en la Chancellerie du Palais, lorsqu'on  
 les commet. Ces Commissaires sont obli-  
 gés de faire marcher toute la milice pour  
 le secours de la Ville , lorsqu'ils voyent  
 le signal du fanal de la Tour du Palais ;  
 car presque tous les Villages qui for-  
 ment le Corps de cet état sont à la vue  
 de la Ville , en sorte qu'elle peut en  
 moins de vingt-quatre heures mettre  
 cinq mille hommes sur pied , & les

armer avec les armes qu'elle a dans son Arsenal.

Il y a peu d'Etat où la Police soit mieux réglée que dans celui de Lucques. C'est de toutes les Villes d'Italie, celle où il m'a paru qu'il y eût plus de Religion, d'honneur, de probité & de justice. Je fus édifié de voir le Gonfalonier & les Auziani assister au saint sacrifice dans la Chapelle du Palais. Leur extérieur, & leur maintien modeste n'avoit rien de cette piété affectée que l'on reproche aux Italiens : des Magistrats si religieux ne sçauroient manquer d'être juste. Tout le monde se loue du gouvernement : le Peuple est doux, modeste & sincere dans ses discours. J'étois recommandé à M. Spada, qui est d'une des premières familles de cette République. J'ai été charmé de la simplicité de ses façons, & de la vérité de son caractère. La Langue de Lucques répond au



caractere de ses habitans : elle est estimée en Toscane fort douce & fort pure. Quoique la République ne soit pas riche & qu'elle ait une très-petite Jurisdiction, il y a cependant des familles riches, parce que tous les Citoyens s'adonnent à la marchandise : les Manufactures de soye égalent celles de Florence ; & celles de soye & or ou argent les surpassent.

Cette République n'est pas assez puissante pour se défendre contre le Grand Duc, s'il entreprendoit de s'en rendre le Maître. La terre ne peut suffire à ses habitans pour les nourrir ; ils sont obligés de tirer des vivres de la Toscane, ou s'ils les font venir par mer, il faut qu'ils les fassent passer par les Etats du Grand Duc, en sorte que ce Prince peut, quand il voudra, sans tirer l'Epée, mettre ces Républicains dans la nécessité de se livrer entre ses mains, mais jusqu'ici  
les

les Grands Ducs ne l'ont point entrepris, soit parce que cette République est sous la protection de l'Empereur, soit parce que cet Etat réduit en servitude, leur seroit moins avantageux, qu'en le laissant jouir de sa liberté : car tout ce que le Grand Duc en exigera, pourvu toutefois qu'il ne paroisse point attenter à la liberté de ces Républicains, il l'obtiendra. S'il vouloit s'en rendre le Maître, il est certain que ce Peuple, qui est si jaloux & si glorieux de sa liberté, & dont les biens consistent plutôt en argent comptant & en effets mobiliers, qu'en possessions & en terres, abandonneroit sa Patrie, & laisseroit la Ville sans Citoyens & le Pays sans habitans; en sorte que le Grand Duc se priveroit lui-même des avantages qu'il peut retirer de cet Etat, en ne troublant point ces paisibles voisins dans le gouvernement de leur petite République.

---

## DES DUCHÉS DE MODENE ET DE REGGIO.

**P**OUR aller de Florence à Modene, on traverse l'Apennin. C'est une chaîne de montagnes. Le Pays est en général stérile & desert, & les chemins sont fort rudes. Il n'y a de considérable que les Vallées de Scarperia & de Fiorenzolla. Dans le premier de ces deux Bourgs, on fait beaucoup de coutellerie, & pour vingt ou vingt-cinq sols, on a des couteaux qui ont jusqu'à douze lames sur le même manche. L'Apennin sépare l'Etat de Florence d'avec l'Etat de Bologne : du haut des dernières montagnes on voit tout à plein la Lombardie, & comme elle est dans un parfait niveau, on en découvre une prodigieuse



étendue : Modene n'est éloignée de Bologne que d'environ huit lieues. La Ville de Reggio est à cinq ou six lieues de Modene.

La description des Villes de Modene & de Reggio ne demande pas beaucoup d'art ni beaucoup de paroles. Ces Villes, comme la plûpart des autres Villes de la Lombardie, ont été sujettes à de grandes révolutions. Ces deux Places sont fortifiées, mais ce ne sont point des Places de résistance. Les rues de Modene sont petites & sales ; les portiques qui regnent presque par-tout sont bas & étroits ; il n'y a point d'Eglise remarquable. Les belles maisons y sont rares, & cette Ville seroit peu connue, sans son ancienne réputation & sans le séjour qu'y fait son Duc. On fait à Modene les meilleurs masques de toute l'Italie, & on ne retire pas peu de profit de ces folies. La raison qu'en allegue Laf-

tel, c'est que, *stultorum plena sunt omnia* :

La relation qu'il a faite d'Italie est remplie d'une infinité de réflexions de cette nature. Le Pere Labat le copie & l'imite assez souvent. Le Palais du Duc est ce qu'il y a de plus considérable à Modene : il est nouvellement bâti, mais on ne l'a point achevé. Il y a des tableaux, parmi lesquels on en trouve d'aussi fins que dans les plus curieux cabinets de Rome ; on voit des ouvrages de Vinci, de Raphael, du Titien, de Jules Romain, d'André Delforté, & de plusieurs autres grands Peintres. Il y a une salle toute entiere remplie des ouvrages du Carache. Le tableau qui représente une Nativité de Jesus-Christ dans une nuit, est fort estimé : il passe pour un des plus excellens ouvrages du Corregge. Ce Peintre a pris son nom de la Ville de Correggio, Principauté qui confine avec le Duché de Modene : son

pinceau étoit admirable ; il avoit pour les Vierges , les Saints & les enfans certaines naïvetés gracieuses qui lui ont été particulieres. Il a presque toujours travaillé en Lombardie , & c'est le plus parfait exemple du goût Lombard. L'on ne doit point quitter Modene sans voir les écuries du Prince & les promenades sur les remparts. Reggio est en général mieux bâti & plus agréable que Modene. Le chemin est très-uni ; les terres labourées , à droite & à gauche , sont plantées de mûriers , & au pied de chaque mûrier il y a un sep de vigne. Les Modénois passent pour être vaillans , avisés , subtils & fidèles à leur Prince ; mais l'Etat est si petit & si foible , qu'il est bien difficile que les Modénois aient lieu de faire connoître , d'une maniere sensible , ces belles qualités qu'on leur attribue.

Les Ducs de Modene descendent de



la Maison d'Est. Thibault d'Est, fils d'As-  
 son I, fut gratifié du titre de Marquis d'Est  
 par l'Empereur Othon I, l'an 970. Boni-  
 face, son fils, ajouta aux biens paternels  
 Mantoue & Verone, Lucques, Plaifance  
 & Parme. Sa fille unique, la fameuse  
 Mathilde, héritiere d'un si beau Pays,  
 y ajouta encore Pise, Spolette, Ancône  
 & la Toscane : en mourant elle laissa  
 tous ces biens au Saint Siége. Les Em-  
 pereurs ont contesté la validité de cette  
 donation. Borso d'Est, qui descendoit  
 d'un Albert d'Est, frere de Thibaut,  
 fut créé Duc de Modene par l'Empe-  
 reur Frédéric III, & le Pape Paul II lui  
 conféra le titre de Duc de Ferrare. Ses  
 successeurs ont joui de ces deux Etats,  
 jusqu'à César d'Est, qui fut dépouillé  
 du Duché de Ferrare par le Pape Clé-  
 ment VII. Le Duc regnant s'appelle Re-  
 gnaud. Il avoit reçu le chapeau de Car-  
 dinal l'an 1686, mais il le quitta après

la mort de son neveu ; il a soixante & quinze ans. Le Marquis de Ranconi , un des premiers Gentilshommes de son Etat , à qui j'étois recommandé , me procura l'honneur d'approcher la personne de ce Prince : il est d'une taille mince & petite ; il a un grand air de douceur , on l'accuse cependant d'en avoir manqué à l'égard du Prince son fils , & de la Princesse sa belle-fille , qui n'étoient pas dans ses Etats lorsque j'y passai. On l'accuse encore d'être un peu avare. Ce Duc étoit dans sa chambre debout ; il ne mit son chapeau qu'en me faisant mettre le mien ; je ne le fis qu'après qu'il m'en eût fait plusieurs instances , auxquelles il ne me fut point possible de résister. Ce Duc ayant épousé , en 1695 , Charlotte Félicité , fille de Jean Frédéric , Duc d'Hanovre , belle-sœur de l'Empereur Joseph , cet engagement le détermina à prendre le

parti de la Maison d'Autriche dans la dernière guerre. Il livra en 1702 la forteresse de Bersello aux Impériaux : en 1703, il fut dépouillé de ses Etats par les François, & il n'y fut rétabli qu'en 1706. L'intérêt de ce Prince & des autres Princes d'Italie est d'y maintenir la paix & la tranquillité ; ils ne sont point assez puissans pour espérer de pouvoir s'accroître par la guerre.





---

**DES DUCHÉS****DE PARME ET DE PLAISANCE.**

**A** TROIS petites lieues de Reggio, on passe la Riviere d'Ensa, qui sépare les Etats du Duc de Modene d'avec ceux du Duc de Parme. Six lieues plus loin est la Ville de Parme. Le Pays que l'on traverse est abondant en pâturages, au lieu que vers Bologne & Modene, presque toutes les terres sont labourées. De Parme jusqu'à Plaifance il y a douze lieues : la nature du Pays est toujours la même. Cet article ne se terminera point à la description de ces deux Villes, il renferme une partie du Milanois, celle que l'on traverse pour aller de Plaifance à Gènes. Les endroits les plus remarquables de cette route sont Pavie & Tortone.

La Ville de Parme est coupée par une petite Riviere qui n'est point navigable. La Ville est fortifiée & les fortifications sont revêtues de briques. Il y a une Citadelle assez forte. Parme est une Ville, sans comparaison, plus grande & plus belle que Modene & Reggio. Les rues sont larges & droites. Le Palais du Duc est fort grand : il est composé de plusieurs corps de bâtimens, dont l'extérieur n'a rien que de fort ordinaire. Il y a dans les appartemens une grande quantité de beaux tableaux. La Bibliotheque est nombreuse, bien choisie : le Cabinet des Médailles est le plus beau qu'il y ait dans toute l'Italie. Le Pere Piovene, qui est fort avant dans les bonnes graces du Duc (1), en a le

---

(1) Ce Duc, qui se nommoit Antoine Farnese, est mort le 20 Janvier 1731. Par son Testament, il a déclaré que la Duchesse de Parme étoit grosse, & l'a nommée Régente de ses Etats. L'Empereur a fait entrer des troupes

soin. Ce Pere, à qui j'étois recommandé, m'a fait mille accueils. Il a continué les sçavantes explications que le Pere Pedrusi avoit commencées sur ces Médailles : il y en a dix volumes in-folio. Les Médailles sont fort bien représentées : c'est une collection qui pourra devenir rare & qui fera très-précieuse. Le théâtre qui est dans le Palais est une chose rare : il est d'une grandeur extraordinaire, & cependant quelque bas qu'on parle, on est parfaitement entendu. Au lieu de loges ce sont des bancs qui s'élevent en amphitéatres autour du parterre, qui est beaucoup plus grand que les parterres ordinaires.

Le Dôme de la Cathédrale de Parme est peint par le Correge. On trouve plusieurs bons Tableaux dans les principales Eglises. Outre les Ecoles ordinaires de

---

dans ce Duché, & le Pape a fait des protestations.



L'Université, il y a un grand & beau Collège, que l'on appelle le Collège des Nobles: rien ne leur manque, tant pour ce qui regarde les exercices de l'esprit que ceux du corps. Les Jésuites en ont la direction.

J'allai voir, à trois lieues de la Ville du côté du Nord, une Maison de Plaisance où les Ducs de Parme vont passer une partie de l'année: elle s'appelle Colorne. Le bâtiment n'est pas achevé, le jardin est beau, bien distribué: l'orangerie est fort nombreuse. Il y a des eaux, mais elles sont dans le goût italien, c'est-à-dire, qu'elles sont admirables par la diversité des mouvemens qu'elles donnent à plusieurs figures. Un homme de goût ne regardera point ces eaux comme de belles eaux, mais au moins il conviendra que ces eaux sont curieuses.

Plaisance est située à cinq ou six cens

pas du Pô dans une plaine très-fertile & très-agréable : ceux qui se plaisent à marquer les étimologies disent que le nom de Plaifance a été donné à cette Ville à cause des charmes de sa situation. Les fortifications de Plaifance font modernes, revêtues de briques : d'ailleurs d'une force médiocre. J'étois recommandé au Pere Bellati, homme d'esprit & de littérature : comme je ne restai à Plaifance que le tems nécessaire pour voir cette Ville, le Pere Bellati voulut m'accompagner, & il envoya dans l'instant chercher chez un Gentilhomme un carrosse avec lequel nous parcourûmes toute la Ville. La Statue équestre en bronze d'Alexandre Farneze, Gouverneur des Pays, & celle de Rainuce, son fils, ornent la plus grande Place. Le Palais où loge la Duchesse douairiere de Parme, mere de la Reine d'Espagne, est de briques : s'il étoit

achevé & orné des embellissemens d'architecture, dont il devoit être accompagné, ce seroit un des plus magnifiques Palais de toute l'Italie. Vignole en fut l'Architecte. J'entrai dans la Cour précisément lorsque la Duchesse montoit en carrosse. Elle étoit accompagnée de plusieurs Dames qui forment une Cour assez brillante. La Cour d'Espagne donne à cette Duchesse une pension de cinq cens pistoles par mois. Les appartemens du Palais sont fort beaux & fort richement meublés. Je ne parle point des églises. Quand on a les idées remplies des temples magnifiques de Rome & de Naples, on ne s'arrête pas beaucoup à considérer ceux de Plaisance.

Je me détournai du chemin de Pavie pour aller voir la Chartreuse, qui est à deux ou trois lieues en deçà de cette Ville. C'est une église & un Couvent



magnifique , qui rappelle le souvenir de ceux de Naples. Le corps de l'église est une architecture gothique , le portail est de marbre blanc , enrichi de statues & chargé d'ornemens. On le vante un peu plus qu'il ne mérite : il n'est pas même entièrement achevé ; le chœur & le grand Autel sont véritablement dignes d'être considérés : je dirois même d'être admiré , si admirer n'étoit , par le défaut de goût , une chose trop commune. Entre les chapelles , dont il ne se trouve pas une seule qui ne soit très-riche & bien travaillée , celle de l'Assomption de la Vierge est remarquable par plusieurs beaux tableaux & par quantité d'ornemens de marbre , parfaitement bien sculptés. Il n'y a pas jusqu'aux armoires de la sacristie , qui ne méritent d'être vues , par la beauté de leur sculpture. Ces armoires renferment de grands trésors. Il y a dans la sacristie

neuve des broderies, dont le travail est si achevé, qu'il ne paroît céder en rien aux plus délicates miniatures.

Pavie est située sur les bords du Tefin : la Ville est mal fortifiée. Le Tefin est une rivière large & rapide, on la passe sur un pont couvert, long de trois cens pas : on voit dans une petite Place en face de la Cathédrale une Statue équestre de Bronze, que l'on croit être d'Antonin Pie, à cause des traits du visage qui ont assez de rapport avec plusieurs Médailles antiques de cet Empereur.

En passant à Pavie, je m'informai de ce qui regarde la découverte du corps de saint Augustin ; j'allai à l'église de saint Pierre In-Ciel-aureo, où s'est fait cette découverte. Cette église étoit autrefois servie par des Chanoines Réguliers. Jean XXII y introduisit des Moines Augustins. Boniface IX. pour  
accorder

accorder les querelles qui s'élevoient continuellement entre les Chanoines & les Moines, divisa par une ligue, l'Eglise en deux parties, en sorte que la partie droite fut affectée aux Chanoines, & la gauche aux Peres Augustins; le chœur, le Maître-Autel & une Chapelle souterraine ne furent point partagés; mais il fut réglé que chacun y feroit l'Office alternativement tous les mois. J'entrai dans la Sacristie des Moines, où il y a un tombeau de Marbre chargé de figures & de sculpture, érigé par les Moines en l'honneur de saint Augustin, long-tems avant la prétendue découverte du corps de ce saint Docteur. Le Pere Sacristain me raconta qu'on l'avoit véritablement découvert en 1695, dans la Chapelle souterraine qui lui est commune avec les Chanoines. Comme il me parla avec beaucoup de vivacité & de feu, il me donna lieu



de soupçonner que ce qu'il me disoit souffroit de la contradiction. La vérité est simple, ennemie des grands discours. Je me transportai à la Sacristie des Chanoines, & je reconnus que mon soupçon avoit été bien fondé. Un Chanoine me raconta toutes les intrigues qu'avoient faites les Moines, pour engager le Pape Benoît XIII, qui étoit un bon & saint homme, à décider que le corps qui avoit été trouvé récemment, étoit le corps de saint Augustin; que le Pape avoit été trompé; qu'ils ne regardoient point sa décision, sur ce fait, comme infallible, mais que le silence sur cette matiere leur ayant été prescrit, ils étoient obligés de l'observer: qu'ils avoient suffisamment satisfait à leur devoir, en faisant connoître leurs sentimens par les Ouvrages qu'ils avoient publiés; & en même tems ce Chanoine, rempli de zèle, d'esprit & d'ho-

nêteté, me dit qu'il m'en alloit chercher, & en effet il m'apporta trois brochures dont il me fit présent. L'une est imprimée à Milan en 1700, elle est Latine, & elle a seize pages in-folio. La seconde est aussi Latine, & est imprimée à Lyon en 1702, c'est un petit *in-octavo* de deux cens pages. La troisieme est en Italien, imprimée à Crémone en 1703, elle a trente-sept pages in-folio. Ces Ouvrages sont imprimés avec la permission des Inquisiteurs. Il est prouvé dans ces dissertations que Luitprand, Roi des Lombards, transporta le corps de saint Augustin à Pavie dans l'Eglise de saint Pierre In-Ciel-aureo, mais que l'endroit où le corps fut déposé, resta caché & ignoré, parce que ce Roi Lombard, craignant quelque invasion, crut qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour conserver ces précieuses Reliques, que de laisser ignorer l'endroit où elles

étoient déposées : ce sont des faits dont les deux parties sont d'accord. Les raisons que les Chanoines ont alléguées pour douter que ce fût le corps de Saint Augustin , c'est que les signes qui ont été trouvés dans le tombeau , semblent plutôt désigner le corps d'un Martyr , que celui d'un Docteur de l'Eglise : car les os étoient couverts d'une étoffe rouge , & l'on a trouvé dans ce monument deux phioles de verre , signes qui étoient autrefois , parmi les Chrétiens , affectés aux Martyrs. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail d'une infinité d'autres preuves rapportées dans ces ouvrages , qui m'ont paru écrits avec beaucoup d'esprit & de solidité. Les Catholiques , faisant des Reliques l'objet de leur vénération , ont une raison essentielle pour s'opposer aux abus qui peuvent s'introduire dans une si sainte pratique ; l'ignorance des Moi-



nes & leur entêtement a multiplié bien des Reliques qui devoient être uniques, & qui étant multipliées sont devenues un sujet de scandale pour les vrais Catholiques, & de raillerie pour les Hérétiques.

De Pavie on va à Tortone : la Citadelle est sur une hauteur : elle est assez forte. Cette Ville est une frontiere du Milanois : quand on a passé Serravalle, on trouve des montagnes rudes, mais qui ne sont point impraticables pour les chaifes. Ce mauvais chemin ne dure guère que quatre postes. Ces montagnes dépendent de l'Etat de Genes.

Lorsque je passai à Parme, le Duc étoit à une petite Maison de campagne à quelques lieues de sa Capitale, & il ne s'y laissoit point voir par les Etrangers, car les Italiens sont jaloux de leur dignité, & ce Duc croiroit y déroger, s'il recevoit des Etrangers autre part

que dans son Palais. Ce Prince, le seul qui reste de la Maison de Farneze, est âgé de cinquante & un ans : il est extrêmement gros & puissant, aimant la bonne chère & la tranquillité. Avant que de regner, il n'avoit montré aucun penchant pour le mariage. Il a épousé le 3 Février 1728, Henriette d'Est, Princesse de Modene, née le 2 Mai 1702 ; la jeunesse de cette Princesse n'a point fait concevoir aux Sujets de ce Duc (je ne sçai par quelle raison) l'espérance qu'il en eût des enfans (1).

La connoissance de la nature des Etats de Parme & de Plaifance est devenue intéressante depuis le Traité de la quadruple alliance, où il fut dit que ces Etats étoient fiefs de l'Empire. Dans

---

(1) La grossesse de la Duchesse de Parme, déclarée depuis la mort du Duc, a surpris tout le monde, & l'on a cru, pendant un certain tems, que ce n'étoit qu'une feinte grossesse.

tous les Traités postérieurs, les Ministres Impériaux l'ont répété toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, mais ils n'ont point allégué d'autre titre, sinon que ces Etats avoient été reconnus tels par le Traité de la quadruple alliance. Le Pape, qui prétend que ce sont des Fiefs ecclésiastiques, a protesté contre ce qui s'est conclu au préjudice du Saint Siège. La protestation que Rome fit insinuer au Congrès de Cambrai, & registrer pardevant le Magistrat, regarde particulièrement l'investiture des Duchés de Parme & de Plaisance. Le Duc de Parme fit faire au Congrès plusieurs demandes par rapport à ses Etats, & à ce qu'en pourroit exiger l'Empereur; ces demandes furent trouvées justes, & appuyées par les Ministres de France & d'Angleterre; mais l'Empereur défendit expressément à ses Ministres de traiter de ces demandes.



Une maniere si extraordinaire d'agir , donne de forts préjugés contre la justice de son droit.

La conduite de l'Espagne au fujet de ces Etats a beaucoup varié. La Reine est fille d'Odoard, Prince de Parme, qui mourut un an avant le Duc son pere, Rainuce II. Odoard avoit épousé Dorothee-Sophie de Neubourg, fille de l'Electeur Palatin Philippe-Guillaume, dont il eut Elisabeth, mariée à Philippe V en 1714. François, second fils de Rainuce, succéda à son pere en 1694, & épousa la veuve de son frere, dont il n'eut point d'enfans, enforte qu'Antoine, troisieme fils de Rainuce, succéda à son frere, & c'est ce Prince qui regne actuellement. La Maison de Farneze se trouve réduite à ce Prince, & à la Reine d'Espagne, sa niece.

Pierre-Louis Farneze, fils d'Alexandre, fut fait Duc de Parme & de Plai-

sance en 1545, par son pere; qui étoit  
 Pape, sous le nom de Paul III. Les Trai-  
 tés où il est question de ces Etats, sem-  
 blent supposer que par les Lettres d'in-  
 vestiture, les mâles sont seuls appellés  
 à la succession. Des Dissertations faites  
 sur ce sujet le disent expressément :  
 néanmoins dans les conditions que l'Am-  
 bassadeur d'Espagne à la Haye proposa  
 aux Etats Généraux pour accéder au  
 Traité de la quadruple Alliance, on  
 trouve que par l'investiture que le Pape  
 Paul III donna lors de l'érection de ce  
 Duché, les femelles furent nommées  
 après les mâles, & même *les enfans na-  
 turels de la Maison de Farnese*. Ce trait  
 est un peu fort, & contre les bonnes  
 mœurs; l'on a vu l'Espagne dans ses  
 prétentions sur les Etats de Toscane &  
 de Parme, tantôt ne se fonder que sur  
 l'investiture, donnée par l'Empereur,  
 tantôt n'alléguer que le droit de la nais-  
 sance & du sang.

La situation présente des affaires est une situation bien embarrassante pour le Duc de Parme ; son inclination, son intérêt, tout le porte à favoriser les intérêts de la Reine d'Espagne, sa niece. Il a même paru d'accord avec les Espagnols, & les demandes qu'il fit faire au Congrès de Cambrai étoient présentées & signées par les Plénipotentiaires d'Espagne ; mais l'Empereur ne manquera point, s'il y a guerre, de mettre garnison dans les Places de ce Prince, qui sera pour lors obligé de montrer des sentimens qu'il n'aura point.

Il a été imprimé en 1723, un Livre, sous le titre de Mémoire pour servir à l'Histoire du Congrès de Cambrai ; c'est une Dissertation historique sur la nature des Villes de Parme & de Plaisance ; cette Dissertation est fort sçavante & fort judicieuse ; elle a été depuis imprimée en Italien, sous le titre de Dissertazione sopra la natura delle Città di Parma & di Piacenza.



tation historique, politique & légale des Villes de Parme & de Plaifance. On prétend prouver par cet Ouvrage que les États de Parme & de Plaifance font des Fiefs Eccléfiastiques. Je rapporterai les principaux faits qui peuvent servir à faire connoître la nature des Villes de Parme & de Plaifance. La plûpart feront tirés de cette Differtation.

Les Villes de Parme & de Plaifance eurent, depuis la décadence de l'Empire Romain, une destinée fort incertaine : elles changerent souvent de Maîtres, selon les diverses révolutions qui changeoient de tems en tems la face de l'Italie. Lorsque l'Italie rentra sous la domination de l'Empire Grec, par le moyen des grandes actions de Bélifaire & de Narsès, la domination des Goths fut entièrement renversée, & l'Italie fut gouvernée par les Exarques, Magistrats de nouvelle érection, qui commence-

rent en 565, en la personne de Longin, qui fit sa résidence à Ravenne. Trois ans après l'érection de l'Exarcate, toute l'Italie fut inondée par les Lombards, qui y regnerent plus de deux cens ans; ainsi l'Italie formoit deux Etats, le Royaume de Lombardie, & l'Exarcate. Les Villes de Parme & de Plaisance faisoient partie de l'Exarcate, ou pour parler plus exactement, de l'Emilie, Province de l'Exarcate. Procope, dans le Livre III de la Guerre des Goths, Chapitre XV, appelle Plaisance la Ville Capitale de l'Emilie. Paul Diacre, qui écrivoit au tems de Charlemagne, dans son Traité des Actions des Lombards, Livre II, Chapitre XVIII, dit que Parme & Plaisance étoient les principales Villes de l'Emilie. L'énumération de tous les Auteurs, qui n'ont tous qu'un même sentiment, deviendroit trop longue par rapport à la brieveté que je me pro-

posé, & n'augmenteroit rien à l'évidence des deux Passages que j'ai cités. Ce double Gouvernement des Exarques & des Lombards partagea long - tems l'Italie.

Les Evêques de Rome se regardoient alors comme Sujets des Empereurs : il ne faut que lire les Lettres de Saint Grégoire à l'Empereur Maurice & à l'usurpateur Phocas. Grégoire II voyant que l'Empereur Leon l'Isaurien s'étant rendu Hérésiarque & Chef des Iconoclastes, vouloit détruire la Religion dans l'Empire, & que d'ailleurs il ne donnoit aux Romains aucun secours contre les invasions des Lombards & des Sarrasins, de concert avec le Sénat, & le Peuple Romain lui refusa l'obéissance. L'Empire Romain, depuis Auguste, étoit électif : tantôt le Sénat, & tantôt l'Armée, faisoient les Empereurs. Léon l'Isaurien étoit usurpateur. Le Peu-



ple Romain crut en cette occasion, pouvoir se servir de son droit, & le Pape n'agit que comme Chef du Peuple. Les Lombards continuerent à vexer les Romains. Astolphe, leur Roi, s'empara par force de l'Exarcate, & ensuite de Rome même, ce qui engagea le Pape Etienne II à passer en France pour implorer le secours de Pepin qui entra en Italie, & qui, les armes à la main, enleva l'Exarcate à Astolphe, & le donna ensuite au Saint Siege en 752. Didier, successeur d'Astolphe, s'étant voulu rétablir dans ces Etats, en fut empêché par Charlemagne, qui fit une nouvelle donation au Saint Siege en 774. La confirmation qui en fut faite par Louis-le-Débonnaire, & celles qui ont été faites depuis par les autres Empereurs, sont inférées dans le Decret de Gratien ; on a cependant vu depuis, les Empereurs François & les Empereurs Allemands faire dans Rome

& dans les autres Terres de cette donation, des Actes de souveraineté.

On ne sçait pendant plusieurs siècles, à quoi se fixer : on ne peut s'assurer d'une possession continue & paisible. La Chronologie devient fort obscure par la succession alternative des Princes, tantôt Italiens, tantôt Etrangers, par les guerres civiles & les factions. Les Tyrans qui vexerent l'Italie sous les Empereurs, les obligerent souvent d'y passer avec de puissantes armées. Les troubles renaissoient après leur départ. Peu à peu le grand respect qu'on avoit pour les Papes diminua : l'ambition succéda à cette modestie & à ce désintéressement qui les avoit rendus Maîtres de tout, lorsqu'ils vouloient ne l'être de rien. Grégoire VII osa prétendre que, comme Vicairé de JESUS-CHRIST, il étoit le Supérieur de tous les Rois Chrétiens : les inimitiés qui survinrent entre les

Papes & les Empereurs, augmentèrent les défordres de l'Italie : ils empieterent réciproquement sur les droits les uns des autres. Les tems tumultueux des regnes des Frédéric & des Henri font horreur. L'exemple du Roi Saint Louis doit servir de modèle à tous les Monarques Chrétiens : il fut également respectueux pour le Saint Siege, & zélé pour défendre les droits de sa Couronne.

On voit depuis ce tems-là les Papes & les Empereurs plus attentifs à faire valoir leurs droits. Rodolphe I, de la Maison d'Autriche, & Charles IV, de la Maison de Luxembourg, rendirent la liberté à plusieurs Villes d'Italie. Les Sforce, Ducs de Milan, s'emparèrent de Parme & de Plaifance : nuls de ceux qui les avoient auparavant possédés, n'avoient reconnu dépendre de l'Empire : au contraire Jean XXII avoit cédé la Ville de Parme aux Scaligers. Les Vis-

contis ;



contis, qui s'étoient emparé de Plaifance, en furent chaffés en 1331, & les Plaifantains envoyèrent une députation folemnelle à Jean XXII, pour fe remettre fous l'autorité du Saint Siege. Les Viscontis rentrerent dans Plaifance en 1339, & pour s'en affurer la paifible poffeffion, ils payerent au Saint Siege une redevance jufqu'en 1372, que les Plaifantins fecouerent une feconde fois le joug des Viscontis. Grégoire XII leur envoya en 1374, Daniel Cavetto, en qualité de Capitaine Général du Saint Siege. Louis le More ayant dépouillé & affaifiné fon neveu, fut le premier qui reçut en 1495 de l'Empereur Maximilien l'investiture, foit pour Parme, foit pour Plaifance. En 1505 Maximilien donna à Louis XII l'investiture des mêmes Etats, fans avoir égard à celle qu'il avoit accordée antérieurement en 1511. Le Pape Jules II, ennemi

des François, fit avec le même Empereur une confédération pour chasser Louis XII de l'Italie. Un des articles de ce Traité portoit que Jules devoit recouvrer tous les Fiefs envahis au préjudice du Saint Siege, entre lesquels, selon le témoignage des plus fidèles Historiens, étoient exprimées nommément Parme & Plaisance. Maximilien Sforce, fils de Louis le More, fut remis en possession du Duché de Milan, & les Villes de Parme & de Plaisance furent soumises à l'Eglise Romaine. En 1515, François I. reprit le Milanois sous Maximilien Sforce, il usurpa Parme & Plaisance. Le Pape Leon X fit une Ligue avec Charles-Quint. François I. perdit le Milanois, qui fut rendu à François Sforce, frere de Maximilien; & Parme & Plaisance furent rendues à l'Eglise. Charles-Quint se servant des conjonctures favorables où il se trouvoit, donna des in-

Investitures du Duché de Milan & de celui de Florence.

Adrien VI & Clement VII, successeurs de Leon X, posséderent paisiblement les Villes de Parme & de Plaisance. Paul III les détacha du Saint Siege pour en donner l'investiture à son fils Pierre - Louis Farneze, & à ses descendants mâles à perpétuité. Ce sont les termes employés page 25, dans les Mémoires cités ci-dessus. Cette investiture fut donnée en 1545. Dès le siècle précédent, les Papes avoient donné des investitures des Duchés de Ferrare & d'Urbain. Paul II donna celle de Ferrare à la Maison d'Est, en la personne de Borso. Clement VIII s'en remit en possession, prétendant que César d'Est n'étoit pas légitime. Sixte IV donna celle d'Urbain à la Maison de la Rovere; Urbain VIII remit ce Duché au Saint Siege, lorsque la postérité masculine de



la Maison de la Rovere est venue à manquer.

Pierre - Louis Farneze , premier Duc de Parme , ayant été assassiné , Charles-Quint s'empara de Plaifance : cette Ville étoit à sa bienféance. Paul III , qui vivoit encore , & Jules III , son fucceffeur , s'opposerent de toutes leurs forces à cette ufurpation , remplie de violence & de mauvaife foi. Philippe II rendit cette Ville au Duc Oclave : il fit une restitution que Charles-Quint lui avoit recommandée par fon Testament. Il conserva néanmoins le Château de Plaifance , où il mit garnifon Efpagnole. Le Prince Alexandre , depuis Duc de Parme , fi fameux par fes exploits militaires , refufa , l'an 1584 , de recevoir en fon propre & privé nom la rétroceffion du Château de Plaifance , fous le titre de récompense de fes services , parce qu'il le regardoit comme une dépen-

dance du Saint Siege, & il obtint qu'on fit cette rétrocession au Duc Octave, à qui ce Roi avoit rendu, quelque tems auparavant, la Ville de Plaifance.

La prétendue investiture donnée à Gand par Philippe II, & reçue par le Duc Octave pour lui & pour ses descendans, n'est fondée sur aucun acte authentique; elle ne fut point connue de son tems; il paroît que c'est une pure invention: mais fût-elle vraie, elle ne feroit pas capable d'ôter au Saint Siege un droit acquis. Les premiers bruits s'en répandirent du tems du Duc Rainuce I, & ce Duc, touché au vif de ce bruit injurieux, écrivit au Pape Clement VIII, & au Commissaire de la Chambre Apostolique, deux lettres, où il déteste ce bruit, assure que c'est un fait supposé, & proteste qu'il ne prétend dépendre d'aucun autre Souverain que du Saint Siege.

Une possession continuée pendant plus de deux siècles, est un titre suffisant pour affurer aux Etats de Parme & de Plaisance l'indépendance de l'Empire. La prescription est le seul expédient pour rendre stable une paix publique, en levant l'incertitude du domaine, sans quoi il n'y auroit pas de paix à espérer, & le genre humain se trouveroit dans un état de guerre perpétuelle : ce sont les principes établis par Grotius & Puffendorf. C'est en vain que les Allemands prétendent que les droits de l'Empire & la dignité du Souverain ne sont point sujets à prescription. Les droits de l'Empire, ainsi que ceux de quelque autre état que ce soit, sont sujets aux dispositions du droit naturel & du droit des gens, & lorsqu'ils ne le sont point, c'est un effet de la force & de l'injustice. Voici le sentiment de Vitriarius, Auteur judicieux, versé dans l'étude du droit public, beau



coup vanté par les Allemands ; peu lu  
 par la plûpart des François qui négli-  
 gent l'étude du droit public : quoiqu'ha-  
 biles pour interpréter les Loix civiles ,  
 & les concilier avec les Coutumes par-  
 ticulieres des différentes Provinces du  
 Royaume , ils ignorent souvent les pre-  
 miers principes de la constitution de  
 leur Etat. Il faut, dit Vitriarius, au Ti-  
 tre IV du Livre XI des Instituts du Droit  
 public , Romain , Germanique , distin-  
 guer entre la majesté, & le droit d'avoir  
 cette majesté : la majesté ne se prescrit  
 point ; elle ne peut entrer dans le com-  
 merce des hommes, Dieu seul la donne :  
 mais le droit d'avoir cette majesté peut  
 entrer en commerce , il se peut pres-  
 crire.

On ne sçauroit nier que Paul III ne  
 possédât les Duchés de Parme & de  
 Plaisance, quand il en donna l'investi-  
 ture au Duc Pierre-Louis : Charles

Quint lui-même, avant cette investiture, vit le Saint Siege en possession de ces Villes. Paul III n'en disposa point d'une maniere secrete, mais publiquement, après en avoir parlé dans un Consistoire public. C'est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans ces révolutions pacifiques, beaucoup mieux que dans celles que produisent la force & la violence, que l'on apprend à connoître la nature & la constitution d'un Etat. Jamais les Empereurs ne se sont comportés envers les Ducs de Parme & de Plaisance, comme envers des Vassaux : l'hommage de ces Etats se fait tous les ans au Saint Siege, non-seulement à la face de toute la Ville de Rome, & des Ambassadeur & Ministre Impérial qui y résident : la redevance en est payée à son de trompe ; jamais nouveau Pontife n'est élu, ni jamais Prince de la Maison de Farneze ne succède à ces deux Du-

chés, qu'il n'envoie des Ambassadeurs à Rome pour reconnoître, en qualité de feudataire, la souveraineté absolue du Saint Siege : on n'a jamais entendu parler de la moindre protestation de la part des Ambassadeurs de l'Empereur : au contraire, dans le Diplôme accordé en 1697, par Léopold, cet Empereur également versé dans les affaires de l'Empire, & vif à en faire valoir les droits, reconnoît que Parme & Plaisance ne dépendent pas de l'Empire.

J'ai exposé les traits qui m'ont paru les plus propres à faire connoître la constitution des Etats que possède la Maison de Farneze. Si le Pape est souverain Seigneur des Duchés de Parme & de Plaisance, ces Duchés doivent lui être dévolus par l'extinction des familles inféodées, & personne n'ignore le serment de *non infodando*, serment par lequel les Papes s'obligent de ne point



Donner en Fief les biens qui relevent de l'Etat de l'Eglise , en forte qu'il est difficile de concilier les mesures prises dans le Traité de la quadruple Alliance , avec la règle générale , qui veut qu'on laisse à chaque Souverain ce qui lui appartient de droit.



## DE LA RÉPUBLIQUE

## DE GENES.

J'AI marqué dans l'article précédent, que j'allai de Tortone à Serravalle, qui dépend de l'Etat de Milan. Autrefois on alloit à Novi, petite Ville de l'Etat de Genes; mais le Maître de Poste de Tortone me dit qu'il avoit ordre de ne point donner des Chevaux de Poste pour Novi. On veut apparemment faire gagner à un Milanois, ce qu'auroit gagné un Genoïs, car le chemin n'est pas plus long par un de ces endroits que par l'autre. Quand on sort de Serravalle, l'on entre dans l'Etat de Genes. On voit dans les Montagnes auxquelles est adossée la Ville de Genes, plusieurs Maisons de campagne, qui appartiennent aux Nobles & aux Citadins Genoïs.

La Ville de Genes est ceinte d'une double fortification qui la couvre par derriere, & qui se termine de chaque côté sur le bord de la Mer. La fortification intérieure qui est la moins foible, renferme la Ville : la seconde embrasse toutes les hauteurs des Montagnes qui commandent la Ville. Genes est située à l'extrêmité d'un golfe, en partie sur le penchant de la Montagne, qui forme un croissant autour de ce golfe, & en partie sur le peu de terrain plat qui se trouve au pied de la même Montagne, sur le bord de la Mer : la plûpart des rues sont fort étroites, les carrosses n'y passent point : les maisons sont fort hautes, & particulièrement dans l'endroit le plus bas de la Ville. A mesure que le terrain s'éleve, les maisons deviennent & plus basses & plus clair semées : on se ressent encore du bombardement fait par les François, plusieurs maisons dé-



truites n'étant pas rebâties. Ce n'est pas dans ces endroits, dit un Voyageur, qu'il faut chercher Genes la superbe. La situation de cette Ville est fort agréable à la vue, soit qu'on la regarde du haut de la Tour de la Lanterne, ou Phare, soit qu'on la regarde de la Mer, & alors elle se présente en amphitéatre. Cette situation, qui est très-belle à la vue, est d'ailleurs fort rude, & on ne peut gueres se servir que de chaises à porteur & de litieres, qui sont fort en usage. Quelques Voyageurs ont fait une Description un peu trop pompeuse des Palais de Genes : le marbre n'y est pas aussi communément employé, comme on le croiroit sur leurs récits. Plusieurs ne sont que de briques & de plâtre, peints en dehors : ces peintures ne sont point, à mon gré, des ornemens nobles. Il y a quelques beaux Palais dans le Fauxbourg de Saint-Pierre d'Arène,

tel est le Palais Doria , & dans la rue Neuve , tel est le Palais du Duc de Turfis. Les deux Eglises de la Ville , les plus belles , les plus riches , & les plus ornées de beaux marbres , font l'Annonciade , qui n'est pas entièrement finie , & celle des Jésuites , qui a communication avec le Palais Ducal. Ces Peres font fort accrédités parmi la Noblesse.

Le Port de Genes est un ouvrage de l'Art , & non pas de la Nature : il est grand , large & profond. L'ouverture qui est entre les deux moles laisse un trop grand espace de Mer exposé à l'insulte du Sud , du Sud - Est , & du Sud-Ouest , en sorte que les Vaisseaux souffrent quand l'un de ces vents domine. La Darfenne est un petit Port intérieur destiné pour les Galeres : c'est autour de cette Darfenne qu'est l'Arsenal de Mer , où l'on fabrique les Galeres. Il y a un autre Arsenal dans le Palais du

Doge, où il y a des armes pour trente à quarante mille hommes. A côté de la Darsenne est un autre semblable petit Port, qu'on appelle la Darsenne du Vin, parce que c'est-là qu'entrent les Barques qui l'apportent. On en recueille peu dans le Domaine de la République, il vient presque tout de dehors, paye de gros droits, & la République s'est réservé le droit de le vendre en détail. Il est permis à chaque Particulier de s'en fournir, & d'en acheter pour sa provision; mais qui que ce soit dans Genes, ne peut en vendre en détail, non pas même ceux qui tiennent Auberge. La République, pour en faire commodément le débit, a dans chaque quartier une cave publique toujours remplie de vins de plusieurs prix. On livre le vin par compte aux Préposés à ces caves, & ils rapportent les deniers du débit à la caisse publique: il leur est rigoureuse-



sement défendu, sous peine de grosses amendes & de Galeres, d'altérer le vin. Les caves se remplissent à mesure qu'on les vuide : si les Italiens, & particulièrement les Genoïs, étoient un peu moins sobres, le revenu en seroit plus considérable. Il y a une Police pour le bled, à peu près semblable à celle qui s'observe pour le vin. La République a toujours des provisions pour deux années. Les revenus de la République peuvent monter à environ trois millions : elle entretient quatre Galeres : la plus grande dépense est celle qui se fait pour l'entretien des Tribunaux.

Lorsque des Vaisseaux Etrangers arrivent dans le Port de Genes, on y met les marchandises dont ils sont chargés, dans un grand magasin, qu'on appelle Porto-Franco, parce que les marchandises qui y entrent pour être vendues, & qui en sortent sans l'avoir été, n'y payent

payent aucun droit d'entrée ni de sortie; les Marchands ne les payant au Bureau de la République, qu'à proportion de la vente qu'ils font, & leur étant permis de rembarquer ce qu'ils n'ont pu vendre, sans être tenus d'aucun droit. Genes qui avoit commencé à s'appliquer au Commerce, en même tems que Venise, & qui n'auroit pas été moins heureuse qu'elle à le faire fleurir, fut long-tems une rivale incommode, qui disputa aux Vénitiens l'Empire de la Mer, & qui partagea avec eux le Commerce qu'ils faisoient en Egypte, & dans les autres Ports du Levant. La jalousie ne tarda gueres à éclater, & les deux Républiques en étant venues aux armes, ce ne fut qu'après trois siècles d'une guerre presque continuelle, & seulement suspendue par quelques Traités, que les Genoïs, ordinairement supérieurs aux Vénitiens, & qui s'étoient

signalés par les avantages qu'ils avoient remportés sur eux, perdirent sur la fin du quatorzieme siècle, & leur réputation, & leur supériorité, à la journée de Chioza, où André Lontarini, Doge & Général des Vénitiens, assura à sa République, par une heureuse témérité, l'honneur d'un combat qui décida pour toujours une querelle si célèbre, & attribua à Venise l'empire de la Mer & la supériorité du Négoce, qui furent le prix d'une victoire si inespérée. Genes ne se releva jamais de sa perte, & Venise victorieuse, jouit, durant un siècle, de ses avantages, soit dans le commerce, soit dans la guerre. Mais enfin ces deux Républiques, quoiqu'inégales, sont revenues à une espece d'égalité pour le négoce, avec cette différence néanmoins, que les Vénitiens en font un plus grand que les Genoïis dans le Levant, & que les Genoïis en font un plus



considérable que les Vénitiens, en France, en Espagne & dans les autres Etats Chrétiens de l'Europe. M. Coutlet, Consul de France à Genes, m'a paru fort zélé & fort entendu pour les intérêts & l'honneur de la Nation : c'est un galant homme, qui par un caractère ferme & rempli d'honneur, se fait considérer par les Genoïs.

Les richesses que les Particuliers Genoïs ont amassées & amassent tous les jours par le commerce, sont immenses. Quoique très-riches, très-glorieux & très-magnifiques, lorsque l'occasion le demande, presque tous font le Commerce & la Banque. Ils ont leurs Bureaux ouverts dans leurs Palais, & l'on voit les premiers de cette République aussi assidus au Banchy, que s'ils n'avoient point d'autre ressource pour faire subsister leur famille. Le Banchi est la Bourse, la Place du Change, en un mot,

le lieu où les Négocians s'assemblent pour y traiter leurs affaires. C'est un grand bâtiment, long, isolé, soutenu par des colonnes, & presque tout ouvert. Pendant que les Particuliers s'enrichissent, le corps de l'Etat s'affoiblit, sa dignité s'anéantit, toute sa grandeur est réduite à la vanité des habillemens pompeux dont ce Peuple a revêtu son Doge, & aux prétentions imaginaires sur lesquelles ils voudroient, dans toutes les Cours de l'Europe, s'égaliser, s'ils pouvoient, aux Têtes couronnées.

Dans les Fêtes qui se donnent à la campagne, les Nobles Genoïis paroissent avec magnificence, car alors ils sont habillés comme il leur plaît : les Dames sont richement parées, au lieu qu'ordinairement les Nobles ne portent à la Ville qu'un habit noir & qu'un manteau, & que les Dames n'y paroissent habillées que de noir. Les Dames ont leur

Sigisbés : c'est ainsi qu'on appelle à Genes de jeunes cavaliers, & même d'assez âgés, qui tiennent auprès des Dames le rang d'amis, de confidens, & quelquefois d'amans. Ces Messieurs se trouvent chez leurs Dames quand elles doivent sortir, leur donnent la main, les accompagnent : ils l'aident à monter en litiere ou en chaise, & l'entretiennent la main sur la portiere. Ce sont là les devoirs extérieurs de la civilité des Sigisbés.

Lorsque j'étois à Genes, le Prince & la Princesse Héritaire de Modene y étoient, ainsi que le Prince Emmanuel, frere du Roi de Portugal, qui vivoit d'une maniere fort retirée, & dans une grande dévotion. La République avoit nommé pour faire compagnie au Prince & à la Princesse de Modene, pendant leur séjour à Genes, quatre Nobles & quatre Dames. J'avois pour Madame Franzone, qui étoit une de ces quatre



Dames ; une lettre de crédit & de recommandation. Cette Dame soutient la Maison, qui étoit autrefois sous le nom de son mari : elle me fit voir une très-belle cave dont la Princesse lui avoit fait présent.

Le jour que j'arrivai à Genes, le Marquis André Spinola, à qui j'étois recommandé, donnoit une Fête à la campagne. Il avoit donné un repas à soixante & dix personnes. Tout avoit été servi avec sa vaisselle d'argent. On donna l'après-midi des rafraîchissemens, & il y eut un Bal champêtre. Presque toute la Noblesse de Genes s'y trouva, & le Prince & la Princesse de Modene l'honorèrent de leur présence. Le Prince ouvrit le Bal avec une Dame parente du Marquis Spinola, mariée depuis peu, & pour qui se donnoit cette Fête. Elle me fit ensuite l'honneur de me prendre pour danser avec elle : tout se passa dans

cette Fête avec beaucoup de dignité & de magnificence. Le Prince & la Princesse me parlerent avec beaucoup de bonté : leurs manieres gracieuses & affables leur ont attiré le respect & l'estime de tous ceux qui les ont approchés. Ils se font encore plus honorés par eux-mêmes , qu'ils ne pouvoient l'être par les honneurs que leur a décernés la République. J'eus encore l'honneur de les voir dans leur Palais , & à une autre Fête qui leur fut donnée par M. de Campredon , à qui je rendis la lettre dont Votre Grandeur m'avoit honoré : il se tient presque toujours à une petite maison de campagne , sous prétexte de santé : il y vit fort retiré ; il nous dit que c'étoit la Princesse qui lui avoit demandé cette Fête.

Le Gouvernement de Genes est aristocratique : cet Etat a été sujet à diverses dominations étrangères , & déchiré

par des factions intestines. Les Génois, las des divisions que produisent les changemens de Gouvernement, se fixerent enfin au Gouvernement aristocratique l'an 1528. C'est dans le Grand Conseil que réside la suprême Puissance : il est composé de tous les Nobles de l'Etat, pourvu qu'ils ayent vingt-deux ans accomplis. C'est de ce Conseil que sont tirés les Doges & les Magistrats de la République. Le Doge n'est en place que deux ans, ainsi que les Sénateurs, qui sont au nombre de douze.

Il y a un Tribunal composé de six Religieux & de trois Sénateurs, qu'on nomme la Joute Ecclésiastique. C'est par elle que la République se gouverne dans les affaires de conscience. Ces Religieux donnent leur avis de vive voix : c'est aux trois Sénateurs d'en faire le rapport : ils se tournent comme il leur plaît, & font souvent d'une manière fort



contraire aux sentimens des Moines. Le Tribunal de l'Inquisition est une momerie : Rome envoie l'Inquisiteur, qui est un Religieux Dominicain, avec un Secrétaire & un Compagnon. Ces trois Peres composent l'inquisition, & peuvent juger absolument ; mais rien ne s'exécute qu'en vertu des ordres exprès du Sénat qui ne les donne jamais.

L'Isle & Royaume de Corse est sous la domination de la Seigneurie de Gènes. Cette Isle a cinquante lieues de long, & vingt-cinq de large : elle est remplie de montagnes : les Habitans passent pour être robustes, cruels, prompts & hardis. Leur révolte embarrasse beaucoup la République. Cette Isle n'est distante de la Sardaigne que d'une heure de trajet, ce qui la rendroit fort à la bienséance du Roi de Sardaigne. On avoit soupçonné le Roi Victor-Amédée de soutenir & d'animer les révoltés : sa

retraite semble persuader que ce soupçon est mal fondé.

Les dissensions qui peuvent naître entre l'Empereur & l'Espagne, sont pour cette République un grand sujet de réflexions. Les Genoïs sont portés d'inclination pour les Espagnols. L'intérêt de leur commerce le demande : d'autre part ils possèdent dans le Duché de Milan & dans le Royaume de Naples une infinité de Fiefs dont on les dépouilleroit.

Le Pays qu'occupe cette République s'étend le long de la Mer ; on appelle cette côte la Riviere de Genes, & on la divise communément en Riviere de Ponant & de Levant : la Ville de Genes est au milieu. L'Etat de Genes s'étend du côté du Levant jusqu'à la Magre, qui le sépare de la Toscane : c'est dans une extrémité qu'est situé le Golfe de la Spetia, où l'on craignoit que les Espagnols n'abordassent, pour entrer de-là

par le Duché de Parme dans la Lombardie. Ce Golfe est le Port le plus sûr, le plus commode, & le plus spacieux de toute la Méditerranée. Au milieu de ce Golfe, par une espece de miracle de la Nature, il sort une source vive d'eau douce, qui à travers des eaux salées monte jusqu'à la superficie. La République, vers le milieu du dernier siècle, fit faire un chemin de charrois qui alloit depuis ce Port jusqu'à Valditaro, qui appartient aux Ducs de Parme : elle l'entreprit sur la promesse que lui avoit faite le Duc de Parme de le continuer jusqu'à Farnoue, ou de permettre que les Genoïs le fissent au contraire jusques-là à leurs dépens, dont ils se rembourseroient ensuite par les Péages qui seroient établis en certains endroits. Leur dessein étoit d'attirer par ce moyen à la Spetia tout le trafic qui se fait à Livourne ; & en effet, cet endroit est infiniment plus



commode que quelqu'autre lieu de la Méditerranée que ce soit, non-seulement par la sûreté & la commodité du Port, mais parce qu'on pourroit y charger & décharger plus aisément les marchandises pour Parme, Modene, Bologne, & toute la Lombardie, & les faire passer à l'aide du Pô, dans les Etats de Venise & de Ferrare. Le Duc de Parme en auroit retiré de très-grands profits; mais le Grand Duc Ferdinand II, l'un des plus adroits Princes de l'Europe, prévint les Genoïs, & comme la Duchesse de Parme sa sœur, gouvernoit l'Etat pendant la minorité de son fils, il l'engagea à ne pas permettre que ce chemin fût continué sur les Terres de l'Etat de Parme. Les Genoïs, outrés de ce coup de politique adroite du Grand Duc, résolurent d'acheter la Principauté de Pontre - Moli, qui confine avec les Etats de Toscane, de Parme & de Ge-

nés , & en mettant de gros impôts sur tout ce qui passeroit , ils auroient pû par ce moyen couper au Grand Duc le chemin d'envoyer ses marchandises de Livourne en Lombardie : mais ce Prince plus habile & plus rusé que les Genoïis , qui ont peine à s'accorder dans leurs résolutions , & sont toujours lents dans l'exécution , les prévint encore , & quoiqu'ils fussent entrés en possession de cet Etat qu'ils avoient acheté du Gouverneur de Milan par engagement , pour huit cens mille écus payés comptant , avec clause de ratification de la part du Roi d'Espagne ; le Grand Duc fit négocier l'affaire droit en Cour , & acquit incommutablement cette Principauté , moyennant douze cens mille écus comptant , dont huit cens mille furent employés au remboursement des Genoïis , qui n'avoient acheté qu'à titre d'engagement. La Lunégiane , où est situé le petit

État de Massa - Cavara , n'est éloigné du Golfe de la Spetia que d'une lieue , & c'est la raison qui fait que l'Empereur y a envoyé beaucoup de Troupes pour s'opposer au débarquement des Espagnols , au cas qu'ils l'entreprissent , & pour s'emparer , s'il étoit nécessaire , de la petite Ville de Sarzane , qui est aux Genoïs : car , comme elle est située sur une hauteur , & qu'elle n'est qu'à un quart de lieue du Golfe , elle le domine. Les Genoïs ne sçauroient manquer de prendre un mauvais parti ; il leur est également dangereux de s'opposer aux entreprises de l'Espagne ou de l'Empereur.





## R O U T E

DEPUIS GENES JUSQU'EN CATALOGNE.

*Par la Provence, le Languedoc & le  
Roussillon.*

J'E fretai à Genes une Felouque : c'est ainsi qu'on appelle une Chaloupe, où il y a huit Rameurs & deux petites voiles. On va terre à terre : pour peu qu'on s'éloigne de la côte, & que la Mer soit agitée, on court du risque. On compte de Genes à Marseille cent lieues : on les fait quelquefois en trois jours : j'en mis dix, parce que je couchai toutes les nuits à terre ; que je m'arrêtai aux principaux endroits de cette route, & que le tems ne fut pas toujours favorable.

La côte, depuis Genes jusqu'à Savonne, est parfemée de plusieurs Maisons, Villages & Bourgs. Il y a dix lieues

d'une de ces Villes à l'autre ; toute cette côte n'est qu'une chaîne de Montagnes , belles & fertiles en quelques endroits , mais plus souvent arides. Le Port de Savone étoit autrefois très-bon , mais les Genoïis l'ont fait combler ; enforte qu'il n'y entre que des Barques , afin que tout le négoce se fit à Genes , fans être partagé de cette Ville ; & afin de dégoûter le Roi de Sardaigne , qui prétend y avoir de grands droits , & qui en avoit grande envie. J'allai voir la Chapelle de Notre-Dame de Savone , qui est à deux lieues de la Ville , c'est ce qu'il y a de plus curieux. Je passai devant Finale & Oneille. La Seigneurie d'Oneille appartient au Roi de Sardaigne : elle est d'une très-petite étendue , & enclavée dans les Etats de Genes. A une lieue d'Oneille est Port Maurice , qui appartient aux Genoïis. Il se fait dans ces deux endroits un commerce considérable d'huile d'olive :

live : elle est fort délicate, & le Pays en produit une grande quantité. Sainte-Reine est à cinq lieues de Port-Maurice : c'est un endroit où il y a beaucoup d'Orangers & de Citroniers : il s'y en débite tous les ans la charge de plusieurs Vaisseaux. A deux lieues de Sainte-Reine est Vintimille, le dernier endroit de l'Etat de Genes ; avant que d'arriver à Antibes, le premier Port de Provence, on passe devant Manton & Monaco, qui appartiennent au Prince de Monaco, & devant Villefranche & Nice, qui sont au Roi de Sardaigne.

La Principauté de Monaco appartient au Prince de ce nom, de la Maison de Grimaldi, qui en jouit sous la protection du Roi de France. Le Prince, qui est un grand homme fort replet, y étoit, lorsque j'y passai. J'entendis son concert : il n'a guères d'autre compagnie que celle des Officiers de la Garnison. Louise



Hyppolite de Grimaldi, sa fille & son héritiere, a épousé Jacques - François - Léonor de Matignon, Comte de Thorigny, à condition qu'il prendroit le titre de Duc de Valentinois, avec les Armes de Grimaldi, sans pouvoir, ni lui, ni ses descendans, ajouter un autre nom à celui de Grimaldi, ni écarteler d'autres Armes. La Ville de Monaco est de difficile accès, & son Château est bâti sur un rocher escarpé, battu par les flots de la Mer. Il y a un petit Havre qui ne mérite point le nom de Port, il est entierement exposé au vent d'Est. Entre Manton & Monaco, le Prince a une Maison de Plaisance sur le bord de la Mer Carnole : le Jardin est planté d'orangers, ce sont aussi des orangers qui tiennent lieu de charmille : le jardin, la maison & la situation sont fort agréables.

La côte, où sont situées Ville - Fran-

che, Nice, Cagnes & Antibes, est fort riche & fort gracieuse à la vue. Villefranche a une forte Citadelle & un bon Port, où se tiennent les Galeres du Duc de Savoye, au nombre de trois, assez mal construites & fort pesantes. Je les vis en mer : elles sortoient du Port de Villefranche, & alloient en Sardaigne. Le Duc Victor-Amédée faisoit travailler à l'embellissement & à la sûreté du Port de Villefranche, en faisant construire un mole dans la Mer au moyen des caissons : ce sont en effet des especes de caisses bien calfeutrées qui ne prennent point d'eau, & dans lesquelles on bâtit : lorsque par le poids des pierres & de la maçonnerie dont on les remplit, elles sont enfoncées dans la Mer, on les lie avec des barres de fer à la partie du mole qui est achevée ; on faisoit encore à Villefranche des bassins à l'imitation de ceux qui sont à Marseille, pour la

construction des Galères. La Ville de  
 Nice est fort bien située, & assez mar-  
 chande : c'est, depuis mon départ de  
 Genes, la Ville qui m'a paru la plus  
 animée : ses fortifications & celles de  
 son Château, qui étoit un des plus forts  
 de l'Europe, ont été entièrement ra-  
 sées, lorsque les François prirent cette  
 Ville en 1706. Elle fut rendue au Duc  
 par le Traité d'Utrecht en 1713. On  
 boit à Nice du vin semblable à celui de  
 Saint-Laurent : c'est un même climat,  
 le Village qui porte ce nom, n'étant qu'à  
 une lieue de Nice. Le Comté de Tende,  
 dont le Roi Victor Amédée a pris le nom  
 depuis son abdication, dépend du Comté  
 de Nice. Tende se trouve situé sur les  
 Frontières du Comté de Nice, assez  
 près de celles de Piedmont & de l'Etat  
 de Genes. Je ne regarde point l'abdic-  
 tion de ce Roi comme la plus belle  
 action de sa vie : j'en ai été surpris, mais



non pas extraordinairement : c'est un Prince qui n'a jamais pensé comme le commun, à qui les choses extraordinaires plaisent un peu, & qui ne prend conseil de personne. Avec de semblables défauts, on est exposé à faire de fausses démarches. Il a abandonné son Etat dans une situation qui exige à la tête des affaires un Prince d'expérience, prudent, avisé, éclairé, tel qu'il étoit : car ce Roi avoit de grandes parties pour le Gouvernement, & c'étoit avec juste raison qu'on le regardoit comme le plus habile politique de l'Europe. Il laisse ses Etats entre les mains d'un jeune Prince qui a beaucoup de Religion, qui gouvernera avec bonté & avec justice, mais dans qui l'on n'a point encore reconnu ces talens qui font les Héros (1), qu'ont eus la plûpart de ses Ancêtres, &

---

(1) Il a plus tenu qu'il ne promettoit.

qui sont nécessaires aux Ducs de Savoie, à cause de la situation de leur Etat, entre ceux de la France, & ceux qui appartiennent à l'Empereur. On croit que le Roi Victor-Amédée a été déterminé à prendre le parti de la retraite, par les dégoûts qu'il a eus depuis peu, soit pour l'établissement d'un Code, ou Recueil de Loix, qui étant fait un peu à la hâte, s'est trouvé rempli de difficultés; soit pour les intrigues qu'il avoit au Conclave, & qui ont été découvertes, lorsqu'elles étoient sur le point d'avoir leur effet, soit pour la mauvaise disposition de la Cour de Rome à son égard, soit enfin pour les chagrins qui accompagnent toujours les amours, qui ne sont ni dignes du Prince qui les fait, ni convenables à son âge. Dieu, qui sonde l'intérieur des cœurs, en connoît les motifs avec évidence; les hommes ne peuvent les deviner que par

conjectures. L'ambition des Princes, & même de ceux que cette passion domine le plus, se termine quelquefois à abdiquer ; mais le repentir suit de près leur abdication. Charles-Quint, qui étoit si ambitieux, & d'un caractère assez semblable, sur plusieurs points, à celui du Roi Victor-Amédée, en est un exemple bien marqué.

Etant à Nice, mon pere envoya faire des complimens au Marquis de Cagnes, qui est de la Maison de Grimaldi : il nous envoya des Chevaux au Cro de Cagnes : nous allâmes souper & coucher chez lui. Cagnes est un gros Village, situé à une lieue de la Mer sur une hauteur dont la vue est charmante. Nous en repartîmes le lendemain : nous nous arrêtâmes à Antibes, pour voir le Port qui est sûr, mais qui n'est point assez profond. Les fortifications de la Ville sont fort belles ; c'est la seule chose qui



mérite d'être vue. Nous allâmes d'Antibes à l'Isle Sainte - Marguerite : c'est une Isle inculte , remplie même , dit-on , de Serpens. Il y a un fort Château confié à des Invalides , & à une espece de Compagnie Franche pour la garde des Prisonniers d'Etat que l'on relegue dans cette Isle. Quelques-uns des Prisonniers mangent à la table du Commandant. Nous y dînâmes avec M. de l'Arretigny , ancien ami de mon pere. M. de Maisonneville y commandoit lorsque j'y passai. C'est un vieux Militaire qui tient une bonne table , & qui a épousé une assez jeune femme pour avoir une compagnie , un Commandant n'ayant point d'autre société, d'autres amusemens, que ceux dont jouissent les Prisonniers qui ont le Château pour prison. L'Isle de Saint-Honorat est à côté de Sainte-Marguerite. Il y a dans cette Isle , qui est plus fertile & plus agréable , un Monas-

rière, & un détachement de l'Isle de Sainte-Marguerite, commandé par un Sergent.

La côte de Provence est, en général, stérile & fort désagréable. Les environs de la Ville de Hieres sont vantés : mais Felouque eut beaucoup de peine à entrer dans la petite riviere d'Hieres. Il y avoit dans cet endroit, que l'on appelle le Port d'Hieres, une espece de méchante Auberge : cette côte est fort vilaine. Le Pays d'Hieres, où il y a des orangers, est à deux lieues de ce Port. Les Isles d'Hieres, qui sont vis-à-vis, sont des Isles stériles, mais qui forment de belles Rades.

Entre Antibes & Hieres, est située la Ville de Fréjus, éloignée de la Mer d'une lieue. C'étoit autrefois un Port ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une Plage marécageuse. J'arrivai à Marseille le 1<sup>er</sup> d'Août, après avoir vu les Villes &

Ports de Toulon, de la Ciotat & de Cassis.

Toulon est situé au fond d'un Golfe, qui forme les Rades les plus sûres & les plus belles que j'ai vues dans le cours de mon voyage. Ces Rades sont défendues par différens petits fortins. Le Port est formé par des moles qui s'avancent dans la Mer. Sur ces moles sont construits des magasins, qui renferment les agrès des Vaisseaux du Roi. Chaque Vaisseau a son magasin. Le Port est partagé en deux : l'un, qui étoit destiné pour les Vaisseaux de guerre, & l'autre pour les Vaisseaux marchands : dans le premier de ces deux Ports l'eau est trop vive, enforte que les Vers ruinent les Vaisseaux : on les tient dans l'autre Port, où l'eau est corrompue par les égoûts de la Ville, qui y ont leur issue. Il y avoit à Toulon, lorsque j'y passai, douze Vaisseaux de ligne désarmés, deux Galliotés



à bombes, & une espece de demie Galere, à l'imitation de celles des Corfaires de Barbarie. Quand on veut armer les Vaisseaux, on les fait entrer dans l'autre Port, on les conduit à la porte de leurs magasins, qui sont, pour ainsi dire, bâtis dans la Mer. L'Arsenal, la Corderie, le Parc de l'Artillerie, & la Fonderie, sont dignes de la magnificence du Monarque qui les a fait construire. La Ville ne renferme d'ailleurs rien de curieux, elle est peu marchande, & il y auroit peu de société, sans les Officiers de la Marine, qui ont deux ou trois Salles sur le Port, où ils s'assemblent pour jouer & prendre des rafraîchissemens. On me fit remarquer une maison dont les foutiens de la porte sont de la main du célèbre Pujet, Sculpteur François, qui tailloit le marbre avec beaucoup de délicatesse, & qui a donné lieu à la France de ne point porter envie aux Ouvriers d'Italie.

Les Ports de la Ciutat & de Cassis ; l'un & l'autre formés par un mole qui avance dans la Mer , ne sçauroient recevoir de gros Vaisseaux : ils sont bons pour les Vaisseaux marchands. La petite Ville de la Ciutat est fort agréable ; elle est assez commerçante : celle de Cassis n'est pas tout-à-fait si considérable. L'arrivée à Marseille par Mer est très-agrable : la Ville paroît comme une grande terrasse qui s'éleve au bord de la Mer , devant laquelle on voit les Isles d'If , de Ratonneau , & de Pomégues , dont elles ne sont éloignées que d'une lieue. Ce sont de petites Isles stériles , à l'abri desquelles les Vaisseaux se mettent pour faire la quarantaine. Comme cette Ville est exposée , plus qu'aucune autre , à la peste , par l'arrivée continuelle des Vaisseaux qui viennent des endroits du Levant , où regne ce mal contagieux , on employe de grandes précautions pour s'en préserver.

Le Port est un quarré long, dont l'entrée est fermée d'une chaîne, soutenue à certaines distances sur deux différentes piles de pierres qui ne laissent que le passage d'un gros vaisseau. Cette entrée est défendue d'un côté par la Citadelle, & de l'autre, par une espede de Fort où il y a de l'artillerie. La Citadelle est d'une fortification mal entendue, les angles des bastions sont foibles ; c'est l'ouvrage d'un ignorant. Depuis la construction de cette Citadelle, M. de Vauban a fait un plan pour la fortification de la Ville & de la Citadelle ; on voit ce plan dans une des Salles où se tiennent les Consuls & autres genres de Tribunaux proche la Bourse.

Du haut du Château de Notre-Dame de la Garde, petite Forteresse située sur une montagne & qui commande la Citadelle, on voit distinctement la Ville,



le Port, les environs de la Ville, & l'on découvre la Mer aussi loin que l'œil ou la rondeur du globe peuvent le permettre. Marseille est environnée d'une grande campagne de deux lieues, où sont près de six mille Bastide : c'est ainsi qu'on appelle les maisons de plaisance des Bourgeois : elles sont composées d'un petit Pavillon avec un jardin rempli de vignes, de figuiers, d'orangers & autres arbres de cette sorte, auxquels la nature douce du climat est favorable : on appelle aussi par plaisanterie la Citadelle, la Bastide du Roi.

Ce qui attire le plus les regards d'un Etranger qui arrive à Marseille, ce sont les Galeres du Roi & l'Arsenal qui renferment tout ce qui peut servir à leur construction & à leur armement. Elles sont au nombre de vingt. Les Forçats ont de petites especes de loges ou boutiques le long du Port, où ils vendent

Une infinité de choses à bon marché.  
 Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans  
 l'Arsenal, c'est la corderie extrêmement  
 longue, & la salle d'armes, qui est moins  
 considérable par le nombre des armes,  
 que par le bel arrangement avec lequel  
 elles sont disposées, & par la propreté  
 avec laquelle elles sont tenues. On re-  
 marque deux grands bassins pour servir  
 à la construction des Galeres : ces bas-  
 sins reçoivent l'eau de la Mer quand on  
 le veut, en sorte que l'on met à flot les  
 Galeres construites, & qu'elles n'essuient  
 pas la grande secousse qu'on est obligé  
 de leur donner, quand on les pousse de  
 dessus le chantier dans la Mer.

La partie la plus ancienne de la Ville  
 de Marseille a des rues fort étroites :  
 les rues de la partie moderne sont larges  
 & droites, & les maisons en sont bien  
 bâties. La rue la plus remarquable est  
 celle du Cours : elle est fort large &

plantée en forme d'allée. Au milieu de cette allée, il y a deux fontaines : cette rue est bordée par les plus belles maisons de la Ville : le matin elle est remplie par les gens de la Campagne qui y apportent leurs denrées : l'après midi les Maquignons y exercent leurs chevaux : les soirs les Bourgeois & Bourgeoises viennent s'y promener ; en sorte qu'elle est remplie de monde tout le long du jour. La Bourse, que l'on appelle communément la Loge, est un bâtiment d'une assez belle Architecture, la façade donne sur le Port : elle est ornée de colonnes de marbre, on y remarque les armes du Roi sculptées par le célèbre Pujet ; c'est un ouvrage de goût, délicat, fait par une main de Maître. L'Abbaye de saint Victor est remarquable par son antiquité, & respectable par les Reliques qu'elle renferme.

La Ville de Marseille a toujours été  
très-considérable



très-considérable par son grand commerce, long-tems avant que l'Empire des François se fût établi dans les Gaules & que la Provence fût devenue une de ses Provinces. Les Vaisseaux de cette Ville fameuse avoient porté son négoce chez les Nations les plus éloignées : les richesses, que la bonté de son Port, le nombre de ses Navires, la hardiesse & l'habileté de ses Pilotes & de ses Matelots y avoient attirées, l'avoient rendue si puissante, que Rome, déjà la Maîtresse d'une partie du Monde, s'étoit fait un honneur de l'avoir pour une de ses premières & de ses principales Alliées. Les Rois de France, pour soutenir la réputation du commerce de cette Ville, ont affranchi son Port, & lui ont accordé de grands Priviléges. Rien ne fait mieux voir la solidité, la richesse & la grandeur du Commerce des Marseillois, que les malheurs dont

Leur Ville a été affligée depuis l'année 1720 jusqu'en 1722 ; malheurs sous lesquels toute autre Ville eût succombé. Cinquante mille de ses habitans enterrés en moins de deux ans par des maladies contagieuses ; son Port fermé, & toute communication interdite, tant au dedans qu'au dehors du Royaume ; tout ce que la contagion a de plus désolant & de plus horrible, n'a point empêché cette Ville de se rétablir en très-peu de tems, en sorte que le nombre des habitans y est plus grand, & le Port plus fréquenté qu'avant qu'elle eût éprouvé ce fléau terrible de la colere de Dieu.

Le Commerce le plus considérable des Marseillois est celui qu'ils font dans le Levant. Le Commerce du Levant est plus avantageux à un Etat que celui des Indes : il augmente les Manufactures, l'autre les détruit : l'un consomme beaucoup de draps, l'autre se fait presque

tout en argent. Il semble que la France  
 qui, par les beaux Ports qu'elle a sur  
 la Méditerranée, est plus à portée de  
 faire ce Commerce que les Anglois, de-  
 vroit leur être infiniment supérieure :  
 elle ne l'est cependant pas. L'Angleterre  
 ne fait pas de Commerce qui lui soit  
 aussi utile que celui du Levant : c'est un  
 fait avoué par tous ceux qui connois-  
 sent l'état de la Nation Britannique. La  
 France devroit s'appliquer à augmenter  
 son Commerce dans le Levant, à dé-  
 truire par-là peu-à-peu celui qu'y font  
 les Anglois, à les imiter dans toutes les  
 attentions qu'ils ont eues pour détruire  
 le nôtre : leur puissance soutenue uni-  
 quement par ce Commerce, devient  
 de plus en plus redoutable, & même  
 insupportable, par l'orgueil de cette Na-  
 tion, toujours ambitieuse & toujours en-  
 nemie de la France : celle de la Maison  
 d'Autriche, qui paroît parvenue à son



plus haut période, se dissipera à la mort de l'Empereur par les guerres dont cette mort fera infailliblement suivie, & qui, suivant toutes les apparences, seront accompagnées du démembrément de ses Etats, malgré les précautions qu'il prend, & les soins qu'il se donne pour en assurer l'union.

Parmi les raisons qui ont produit la diminution du Commerce des François dans le Levant, on en remarque trois principales. 1<sup>o</sup>. Les fréquentes avanies que l'indiscrétion de quelques Ministres de France à la Porte, ou la mauvaise conduite des Marchands, ont souvent attiré à la Nation, & qui ont monté à de grandes sommes. Le mot d'Avanie est un terme en usage dans le Levant, pour signifier les présens ou les amendes que les Bachas ou les Douanniers Turcs exigent des Marchands Chrétiens, ou leur font payer injustement & sous

de faux prétextes. 2°. Le trop grand nombre des Marchands François qui se sont établis dans quelques Echelles du Levant , & la jalousie qui regne entre eux , dont les Anglois ont parfaitement profité. Enfin , le plus grand , le plus sûr négoce des François ayant toujours consisté dans leurs Draps , qui y étoient fort estimés , est tombé nécessairement , aussitôt que l'on s'est apperçu des mauvaises teintures , & des fausses largeurs des Draperies de Normandie & de Languedoc qui y avoient le plus de cours , sur-tout quand les Levantins en ont pu faire la comparaison avec celles d'Angleterre ou de Hollande , qui ne se sont jamais démenties , ni pour la bonté de la teinture , ni pour la fidélité de la largeur.

Avant la Charte de la Reine Elisabeth , pour l'établissement de la Compagnie Angloise du Levant , les Mar-

chands Anglois qui y trafiquoient, se conduisoient dans leur Commerce, suivant qu'ils le croyoient plus convenable à leur intérêt, sans aucune attention, ou pour le bien particulier des autres Négocians, ou pour l'avantage général de la Nation. Cette Compagnie, qu'établit la Reine Elisabeth, est d'une espèce singuliere. Ce n'est pas une Société de plusieurs Négocians qui fournissent chacun une partie des sommes qui doivent composer le fonds capital de la Compagnie, c'est une simple association, ou plutôt un Corps de Marchands, qui n'ont rien de commun que l'Octroi, & le Privilège exclusif de négocier dans le Levant : chacun d'ailleurs fait son négoce en particulier & pour son compte, en observant néanmoins certaine discipline & divers réglemens qu'il n'appartient qu'à la Compagnie d'établir ou de changer. Un de ses plus



sages Réglemens, à qui peut-être la jalousie & la division des François a donné lieu, c'est que dans l'appréhension que la vue d'un profit particulier n'excite les Marchands Anglois établis dans les Echelles du Levant à augmenter ou diminuer à leur gré le prix des Marchandises d'Angleterre, ou à charger en trop grande quantité de quelques-unes du Levant, on leur envoie tous les ans un tarif du prix auquel ils doivent vendre les unes, & un second de la quantité qu'on leur ordonne d'acheter des autres. Un autre des plus utiles Réglemens de cette Compagnie, est de ne pas laisser les Consuls de la Nation, ni même l'Ambassadeur, les Maîtres des impositions sur les vaisseaux & les marchandises, sous prétexte d'avanie, ou autres frais extraordinaires. Pour éviter ce désordre, qui a été si préjudiciable au Commerce des François, la Compagnie

à deux Députés qui résident dans le Levant, & ce sont eux qui ordonnent aux Trésoriers de donner les sommes d'argens, les étoffes, ou les curiosités d'Europe dont la Nation est convenue. Le fond de cette Caisse se fait des taxes & impositions que la Compagnie elle-même, à la pluralité des voix, a jugé à propos de mettre sur les marchandises, pour subvenir aux dépenses communes de l'association. De si sages regles ont fait prospérer le Commerce des Anglois, ils ont profité des fautes des François pour éviter d'y tomber. Qui empêcheroit d'exécuter les bons exemples qu'ils nous donnent sur la précieuse affaire du Commerce, & de leur crédit qui est l'ame & le soutien de ce Commerce ?

On reproche aux Marseillois, que leur subtilité dans le Commerce dégénere quelquefois en mauvaise foi. Leur avidité pour le gain est trop manifeste,

& souvent ils la satisfont aux dépens des règles que prescrit l'honneur : tel est, par exemple, ce que plusieurs pratiquent, de faire payer un droit de commission, lors même que n'ayant pas acheté d'un tiers, ils vendent leur propre marchandise; car, par ce moyen, ils font payer, non-seulement un droit injuste, mais ils mettent encore hors d'état d'avoir aucun recours contre eux, quand les Marchandises ne sont point d'une bonne qualité. Leurs mœurs tiennent un peu de la férocité que donne la Marine, & de la souplesse qui naît de la fréquentation des Italiens. Ils ressemblerent encore à cette Nation par leur trop d'économie; mais ce reproche tombe moins sur les Marseillois, que sur les Provençaux en général.

Je partis de Marseille le 21 Août. Je louai un Muletier pour me conduire dans ma chaise jusqu'à Barcelone. Je passai



par Aix, Salon, Arles, Tarascon, Avignon, Nîmes, Montpellier, Pezenas, Beziers, Narbonne & Perpignan.

Aix, la Capitale de la Provence, est située à cinq lieues de Marseille. Le Parlement & les autres Jurisdictions qui sont dans Aix rendent cette Ville fort considérable : c'est une des Villes du Royaume les mieux bâties, & les mieux percées. On remarque surtout la rue du Cours. On trouve dans quelques Eglises d'anciens tombeaux qui peuvent servir à l'Histoire de Provence : on y trouve aussi quelques restes d'Antiquités Romaines. Les recherches & les Ouvrages de plusieurs Sçavans Provençaux instruisent suffisamment sur ces différens objets. L'Histoire de Provence, quoique faite par plusieurs Auteurs, n'a point paru à de Sçavans Critiques, conduite à son point de perfection : elle est si mêlée avec l'Histoire Romaine, & celle des

Rois de France, qu'il est bien difficile qu'elle ne soit embrouillée : ainsi la plupart péchent par une érudition peu ménagée, & parce qu'elles sont trop chargées de recherches inutiles. S'imagineroit-on que le prétendu voyage de la Magdeleine en Provence, qui se prouve moins par des faits connus, que par des conjectures & des imaginations, ait fourni la matière de douze ou quinze dissertations ? Mais c'est trop m'étendre sur les Historiens de Provence. Je passe d'une réflexion à une autre, & je l'avouerai, mon esprit, dans le cours d'une si longue relation, se plaît à oublier quelquefois l'objet particulier de son travail.

Le territoire d'Aix est très-fertile en Oliviers. Des Olives mises sous la presse & au moulin, on tire ces huiles si douces & si délicates dont on fait tant de cas à Paris, & dans tout le reste du Royaume,

où il s'en consomme une quantité extraordinaire. On fait aussi un grand négoce des Olives adoucies & préparées pour la Saumure : elles se transportent dans des petits barils. La Provence produit une infinité de fruits, amandes, raisins, figes, prunes, & différentes autres choses, qui sont autant d'objets de différens Commerces. Le grand nombre de Mûriers qui se trouvent dans cette Province, & la facilité de nourrir des vers à soye qui vivent de la feuille de ces arbres, & qui se plaisent dans les Pays chauds, y entretient un Commerce de Soye assez considérable. Les plus belles s'achètent par les Marchands de Lyon : les autres restent dans la Province, où l'on en fait quelques légères étoffes.

Salon est une petite Ville, qui seroit moins connue sans le tombeau de Michel Nostradamus, qui est aux Corde-



liers de cette Ville, à côté de la porte à main gauche : il est dans l'épaisseur du mur. Les Prophéties de Nostradamus, dit M. Naudé dans son apologie pour les grands hommes soupçonnés de Magie, occupent encore aujourd'hui les esprits foibles & superstitieux. Il ne se passe pas un événement considérable qui ne soit cherché dans les Centuries de cet homme, & qui n'y soit enfin trouvé par les cerveaux creux de nos jours. Ces Centuries, dit-il dans un autre endroit, contiennent des rêveries si diverses & si ambiguës, qu'il seroit presque impossible de ne trouver quelque chose parmi mille quatrains sur tel sujet que l'on voudroit se proposer. Il rapporte ces deux jolis vers qui furent faits sur Nostradamus.

Nostradamus, cum verba damus; nam fallere nostrum est.  
Et cum verba damus, nil nisi Nostradamus.

Avant que d'arriver à Arles, on passe

par une plaine que l'on nomme le Craux & plaine pierreuse, & dont les anciens Ecrivains ont fait mention : Pays fâcheux & ennuyeux, exposé aux vents & au Soleil. Parmi les cailloux dont cette plaine est couverte, il croît une herbe excellente pour la nourriture des brebis.

Arles étoit beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui : le Rhône la divisoit en deux parties qui étoient jointes par un Pont : présentement elle est toute entiere sur la rive gauche du Rhône. On peut juger de ce que cette Ville étoit autrefois, par ce qui en est dit dans une constitution de l'Empereur Honorius. Le cours du Rhône & le voisinage de la Mer lui fournissent toutes les richesses de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les délicatesses de l'Assyrie & l'abondance de l'Afrique, de l'Espagne & des Gaules. Cette constitution est

rapportée dans le premier Tome de l'Histoire de Languedoc. Le Poëte Aufone l'appelloit la Rome des Gaules, *Gallula Roma*. Aujourd'hui Arles est peu de chose, elle a un air pauvre & desert, & on ne croiroit point à la voir, qu'elle fût le siége d'un Archevêque. Cette Ville néanmoins conserve encore d'illustres monumens de son ancienne magnificence. Un Aquéduc subsiste : il est d'une construction solide, mais les réparations que l'on y a faites ne répondent ni à la solidité, ni à la beauté du reste de l'Ouvrage. Hors la Ville est un cimetiere où l'on enterroit autrefois les morts ; mais la plûpart des tombeaux ont été brisés, soit pour en enlever le marbre & la pierre, soit pour y chercher des médailles, des urnes & des lampes, que l'on y trouvoit assez souvent. L'amphitéatre a été moins ruiné par les Etrangers que par les Habitans.



d'Arles même, qui l'ont fait servir à la construction de leurs maisons. Je ne dois pas oublier ce fameux monument que l'on a relevé en 1677. C'est un Obélisque de Granite oriental, & suivant les apparences, un de ceux que les Romains avoient enlevés d'Egypte: sa hauteur est de cinquante deux pieds, on le trouva enfoncé en terre dans le jardin d'un Particulier, mais il avoit été rompu, & la pointe qui manquoit fut trouvée dans un autre endroit. On a élevé cet Obélisque dans une Place devant l'Hôtel-de-Ville: on a mis sur la pointe un globe azuré avec les armes de France, & au-dessus de ce globe un soleil. Le pied d'estal ne m'a pas paru suffisamment orné, il est chargé d'inscriptions à la gloire de Louis XIV.

Tarascon est situé sur le bord du Rhône vis-à-vis de Beaucaire. L'Eglise principale est dédiée à sainte Marthe, dont

ont les Reliques sont conservées dans une châsse précieuse : elle est d'or, enrichie de pierreries.

Avignon est la Capitale d'un Comtat du même nom , qui appartient au Saint Siège. Jeanne , première Reine de Naples , & héritière de Provence , détacha de la Provence le Comtat d'Avignon , qui en faisoit partie , pour le donner au Pape Clément VI. en compensation du tribut qui n'avoit point été payé depuis long-tems pour le Royaume de Naples , qui relève de l'Eglise. On prétend que cette Princesse n'avoit pas droit de l'aliéner , & qu'ainsi dans toute la rigueur , l'aliénation qu'elle en fit est nulle , & ne peut tout au plus passer que pour un simple engagement ; c'est un droit que les Rois de France sçavent faire valoir , lorsque la Cour de Rome les oblige de se servir de toute la rigueur de leur droit. La Ville d'Avignon est située sur les

bords du Rhône dans une campagne très-fertile & très-bien cultivée. Le Pont qui étoit sur le Rhône a été détruit par la rapidité des eaux de ce fleuve. Les murailles de la Ville sont de pierres de tailles avec des tours : elles conservent un air neuf. Cette Ville a de vieux restes de la magnificence des Papes qui y ont fait leur séjour : on trouve dans plusieurs Eglises des singularités remarquables, autels, tombeaux, tableaux & autres. Le plus joli Couvent est le Noviciat des Jésuites. L'ancien Palais est situé sur une hauteur d'où l'on découvre un paysage admirable, & les frontieres de la Provence, du Dauphiné & du Languedoc.

De l'autre côté du Rhône est le Bourg de Villeneuve qui est du Languedoc ; au milieu du Rhône est une Isle très-fertile que l'on traverse. On passe les deux bras de cette riviere dans des bat-



teaux. A mi-chemin d'Avignon à Nîmes est le Pont du Gard. Je tirerai l'explication de cette antiquité de l'Histoire générale de Languedoc. Personne, disent dans leur Préface les Auteurs de cette Histoire, n'ignore que la Province de Languedoc est une des plus belles, des plus étendues, & des mieux situées du Royaume . . . . . Pour donner une légère idée des principaux événemens qui doivent faire le fond de l'Histoire de Languedoc, le premier qui se présente, c'est la sortie de ses anciens peuples qui porterent le nom & la gloire des armes des Gaulois dans la Germanie, la Pannonie, l'Yllirie, la Grece & la Thrace, subjuguèrent une grande partie de l'Asie mineure, & firent rechercher leur amitié ou leur secours, par la plupart des Princes & des peuples de l'ancien Monde. La République Romaine ajouta dans la suite cette Province à sa

domination, moins par la force des armes, que par la soumission volontaire des Peuples, aussi leur accorda-t-elle des privilèges singuliers. Ces paroles sont dans la seconde page de la Préface; cela ne s'accorde point avec ce qui est dit au Livre II, que la République, pour accoutumer ces Peuples à une domination qu'ils souffroient impatiemment, leur envoya tous les ans, dans ces commencemens, l'un de ses deux Consuls pour les gouverner avec une armée capable de les contenir. Par ce que je viens de rapporter, on peut juger que les Auteurs de cette Histoire n'ont assuré, dans leur Epître, les Etats de Languedoc de leur désintéressement & de leur amour pour la vérité, qu'afin de les flatter avec plus de délicatesse, & je n'en doute point, car il y a une vraisemblance d'affectation à ce qu'ils disent. Peu à près les paroles de la Préface que j'ai rap-

portées, celles-ci font dans la troisieme page. Pepin, pour récompenser la soumission volontaire des Peuples de cette Province, les maintint dans leurs usages & dans leur liberté.

On peut encore juger par les paroles que j'ai rapportées, que le style de cette Histoire n'est pas châtié : en effet, qu'on examine ces termes. Le nom & la gloire des armes des Gaulois, la plûpart des Princes ou des Peuples de l'ancien monde. La République envoya un Consul pour les gouverner avec une armée capable de les contenir. Ce n'est pas le seul défaut de cette Histoire. Les Villes font tantôt appellées par leurs anciens noms, & tantôt par leurs noms modernes : Les notions géographiques ne se trouvent pas rassemblées avec cette précision nécessaire pour éclairer & pour fixer l'esprit du Lecteur sur cette partie si essentielle pour la parfaite intelligence de



l'Histoire. J'ai trouvé que les Auteurs s'étendent trop sur les Eglises, & sur les Monasteres. Je n'ignore point que c'est un défaut que l'on contracte par la lecture des Auteurs de certains siècles qui, étant la plûpart des Moines, ont rempli leurs Ouvrages de ce qui les intéresseoit, mais on remarquera aussi que les Ouvrages de ces Moines n'avoient guère de Lecteurs. Un trait de la Préface m'auroit fait imaginer que les Auteurs de cette nouvelle Histoire étoient des Religieux Bénédictins, quand même le titre ne l'auroit point annoncé. Après avoir parlé des troubles du Royaume sous les regnes des derniers Rois de la seconde Race, ils disent, en parlant des Seigneurs : non contents d'avoir enlevé à nos Rois leurs Domaines, ils envahirent les biens des Eglises. Ces Peres auroient pu dire simplement, ils enleverent à nos Rois leurs Domaines,

& ils envahirent les biens des Eglises ; car il semble , par la maniere dont la phrase est tournée , que les Moines Auteurs auroient donné l'absolution à ces Seigneurs , s'ils s'étoient contentés d'enlever le Domaine du Roi ; mais que puisqu'ils ont envahi les biens de l'Eglise , leur cas est irrémissible. Je crois que c'est-là ce qu'on peut penser de plus modeste sur le compte des Bénédictins qui inquietent si fort leurs voisins : mais laissons les Bénédictins , je travaille pour mon instruction & non pour la leur , & s'ils voyoient ce que je dis d'eux , ils s'en offenseroient , & ne se convertiroient point.

Tout ce que je viens de dire n'empêche pas que l'Histoire de Languedoc ne soit remplie d'une infinité de recherches curieuses & sçavantes , & qu'il n'y ait beaucoup à profiter dans la lecture de ce Livre. Les Auteurs sont presque

partout cités en marge, & rien ne manque de tout ce qui pouvoit servir à rendre cet Ouvrage authentique.

On donne communément à Adrien ; rapporte cette Histoire, la gloire d'avoir fait élever les amphithéâtres de Nîmes & plusieurs autres anciens monumens de la Province, entr'autres le Pont du Gard qui, au jugement des connoisseurs, passe pour un des plus hardis & des plus superbes édifices de l'antiquité. Ce chef-d'œuvre, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des plus habiles Architectes, est situé à trois lieues de Nîmes vers son Nord-Est entre deux montagnes éloignées l'une de l'autre de cent trente-une toises. La rivière du Gardon coule entre ces deux montagnes. Les Romains éleverent dans ce lieu un colosse de maçonnerie, à la hauteur d'environ ving-trois toises : sa fondation est très-solide, & posée sur



le vif du Rocher, d'où s'élevent trois rangs d'arcades à plein ceintre, & qui forment trois Ponts l'un fur l'autre avec des retraites & des compartimens fi bien proportionnés à toute la maffe, qu'ils marquent le deffein qu'avoient les Romains d'en éternifer la durée autant que celle de leur nom. Au deffus du troisieme s'éleve un Aqueduc qui fait le couronnement de tout l'édifice . . . . . Sur le fecond Pont il y a un chemin par où les gens de pied & de cheval peuvent passer aifément. Le mot d'aifément est de trop. Cette description d'ailleurs est très-exaëte, & répond à la dignité & à la magnificence du monument. L'Italie n'en fournit pas un femblable. Le Pont de Ségovie en Espagne est, de tout ce que j'ai vu en Aqueduc, ce qui peut entrer en parallèle avec le Pont du Gard.

Cet Aqueduc, difent les mêmes Hif-

toriens , fervoit à la conduite des eaux depuis la fontaine d'Eure , au-deffous d'Uzès jusqu'à Nîmes , dans l'espace de plus de quatre lieues . . . . . tantôt sous des montagnes ou rochers percés , tantôt sous des ponts tels que celui dont nous parlons , pour conserver le niveau. Les Goths & les autres Barbares ennemis de la gloire des Romains , après avoir inondé la Province , ne purent jamais , malgré tous leurs efforts , venir à bout de ruiner ce superbe édifice , comme s'il leur eut été plus difficile de l'abatre , qu'il ne l'avoit été aux Romains de l'élever. Les Barbares se contenterent de démolir les deux extrémités de l'Aqueduc qui consistoient en de simples & petites arches beaucoup plus aisées à détruire que le reste. Ces Historiens ajoutent , qu'au commencement du seizieme siècle on avoit pratiqué un passage pour les charrois , en

échancrant sept piles du second Pont.

J'observerai, 1°. que les Auteurs de l'Histoire de Languedoc assez exacts à citer des autorités, n'en citent aucune pour prouver que le Pont du Gard ait jamais servi d'Aqueduc. 2°. Qu'ils auroient dû marquer les montagnes & les rochers percés, & s'ils n'avoient pas jugé devoir l'inférer dans le corps de l'Histoire, ils auroient dû au moins l'inférer dans une note. 3°. Je ne crois pas qu'il y ait, ni qu'il y ait jamais eu dans le Languedoc un autre Pont, tel que le Pont du Gard. 4°. Cette phrase, les Goths & les autres Barbares, &c. sent moins son Historien que son Rhéteur & son mauvais Rhéteur, car si on n'en exige point la vérité, on en exige au moins la vraisemblance. 5°. Ces Peres disent que les Barbares se contenterent de démolir les deux extrémités de l'Aqueduc, qui consistent en de simples &



de petites arches. Il est positivement faux que les arches du troisieme Pont soient détruites dans les deux extrémités, elles ne le font que d'un côté, & dans cet endroit, l'extrémité des arches du second Pont ne joint pas la montagne; d'ailleurs on pourroit douter que le Pont du Gard ait été entierement achevé, car outre que l'on n'apperçoit pas les débris des arches détruites, quoique l'on ait employé à la construction de ce Pont des pierres énormes, c'est que l'ouvrage est brut, & qu'il y a plusieurs pierres jaillissantes qui sont restées informes, & qui, suivant les apparences, devoient servir à quelqu'ornemens. 6°. Il ne paroît pas que les piles du second Pont aient jamais été échanrées. Les Historiens du Languedoc ne s'étendent pas autant sur les autres antiquités de Nîmes que sur le Pont du Gard: ils renvoient à d'autres Auteurs.

On voit en plusieurs endroits de Nîmes des fragmens de colonnes, pieds d'estaux, chapiteaux & autres ornemens d'architecture, qui font voir combien l'ancienne Ville devoit être superbe dans ses bâtimens. On a trouvé en fouillant en divers endroits du terrain de cette Ville, des inscriptions, des statues & des têtes antiques. On voit encore plusieurs aigles de marbre blanc de grandeur naturelle, d'un très-beau dessein, mais la tête manque à ces aigles, soit qu'elles aient été ainsi mutilées, lorsqu'on a démoli les bâtimens auxquels elles servoient d'ornemens, ou que ce soit un effet de la haine & de l'envie que les Goths portoient aux Romains & à leurs ouvrages. Parmi les anciens monumens de Nîmes, les plus remarquables sont les restes d'un Temple qui étoit à ce que l'on croit, consacré à Diane : une vieille tour, qui faisoit par-

tie des murs de la Ville, l'amphitéâtre  
 & la maison quarrée : ces deux der-  
 niers méritent particulièrement l'atten-  
 tion des curieux. L'amphitéâtre est rem-  
 pli de maisons ; ce qui diminue beau-  
 coup le plaisir & la facilité de le confi-  
 dérer : il est composé de deux rangs  
 d'arcades. Celles d'en bas sont ornées  
 de pilastres, & celles d'en haut de co-  
 lonnes d'ordre Toscan : il me semble que  
 cet amphitéâtre n'a point été entière-  
 ment achevé, & qu'il devoit s'élever  
 au-dessus de l'ordre Toscan un ordre  
 d'Architecture ; car on voit par les dé-  
 bris du Colisée de Rome, qu'il s'éle-  
 voit au-dessus des gradins, un ordre  
 d'architecture, soit qu'il ne servît qu'à  
 l'ornement, ou qu'il fût de quelque uti-  
 lité que j'ignore. Ce n'est pas tant la  
 beauté de l'architecture qu'il faut con-  
 sidérer dans l'amphitéâtre de Nismes,  
 que la maniere solide dont il est bâti.



Il est construit avec des pierres énormes. Je crois que c'est le poids des pierres & la durée des siècles qui fait que l'on n'apperçoit plus aucune trace du ciment qui lioit ces pierres. Car je ne m'imagine pas que cet amphitéatre ait été bâti à sec, non que ç'eût été une chose impossible, mais ce n'étoit point un usage, ou du moins un usage ordinaire, & l'amphitéatre de Nismes n'est point d'une construction assez magnifique pour avoir mérité une attention si recherchée, & si peu utile. On voit en quelques endroits de petites figures en bas reliefs : la Louve allaitant Romulus & Remus, des Gladiateurs, & trois figures licentieuses des Dieux Priapes, Divinités honteuses, idolâtrées par les Payens. Plusieurs ont cherché dans les attributs de ces figures un sens moral caché. Un de ces Priapes becqueté par des oiseaux, re-

présente les passions qui nous font souffrir mille douleurs : un autre conduit par une femme qui tient les rênes de ce Dieu, marque l'empire de ce sexe sur la plûpart des hommes. Les aîles & les pieds de Cerf attachés à ces figures, sont de foibles symboles de la promptitude & de la vivacité de nos passions, & surtout de l'amour. Une sonnette attachée à ces mêmes figures sembleroit faire croire que tout cela est de notoriété publique, c'est la chronique scandaleuse. Voilà ce que l'on a imaginé sur le sens mystérieux de ces figures, aussi extravagantes que honteuses : je dis imaginer, car rien ne prouve la réalité de ces conjectures.

On appelle Maison quarrée un ancien bâtiment plus long que large. Il est orné en dehors de trente colonnes canelées, d'ordre Corinthien. Comme il ne subsiste aucune Inscription, & que  
les

les Historiens ne marquent rien sur ce bâtiment, on ne peut deviner son usage que par conjecture, & il est vraisemblable que c'étoit un Temple. Les fenêtres paroissent faites après coup; mais comme ce bâtiment est petit, par rapport à la grandeur de la porte, elle pouvoit suffire à éclairer le dedans sans aucune fenêtre; d'ailleurs, souvent les Temples des Payens étoient obscurs. Plusieurs Sçavans ont conjecturé fort naturellement que c'est de-là qu'est venu l'usage des lampes qu'on y allumoit. La sculpture des chapiteaux Corinthiens, & de leurs feuillages, n'a jamais été recherchée avec tant d'art & de délicatesse qu'elle l'a été dans ceux de ce monument, en sorte que Rome n'en possède point de si parfaits. M. Mansart disoit qu'il n'avoit rien vu qui lui eût donné de plus belles idées pour sa profession, que le Monument antique de la Maison carrée de



Nîmes. Louis XIV a fait réparer cet édifice , recommandable par l'art & par son ancienneté , & de profane qu'il étoit autrefois , il en a fait un Temple consacré au vrai Dieu : c'est l'Eglise des Augustins.

Il se fait à Nîmes un commerce considérable de Soieries. Le Languedoc pourroit fournir suffisamment des soies pour satisfaire au luxe de la Nation , si on avoit soin d'y planter des mûriers. L'application , dit le Député de Languedoc , dans son Mémoire présenté au Conseil Royal de Commerce établi en 1700, qu'on doit donner au rétablissement de ce commerce , est d'une importance signalée. Henri IV l'avoit bien reconnu : car le nommé Drocart , Agriculteur de la Ville de Nîmes , s'étant avisé de planter des mûriers , & d'élever des vers à soie , ce Prince lui donna une pension considérable , & n'oublia rien

de ces choses que la prudence suggère pour faire réussir & pour augmenter un établissement avantageux à l'Etat.

Montpellier est aujourd'hui la Ville la plus considérable du Languedoc après Toulouse. Louis XIII y fit construire une Citadelle flanquée de quatre bastions pour y faire respecter son autorité par ceux de la Religion prétendue Réformée : on dit qu'il y en a encore beaucoup dans l'étendue de ce Diocèse, & dans les montagnes des Cévènes. Cette Religion qui s'étoit insinuée en France sous le voile de la réforme & de la févérité, & qui s'étoit même couverte quelquefois du prétexte de défendre l'autorité & les droits du Roi, a causé des maux à l'Etat, dont on se ressent encore, & qui doivent faire frémir tous les bons François. Les abus qui se glissent parmi les Catholiques, ont donné lieu à Calvin, à Luther, à presque tous

les Hérétiques, de s'ériger en Censeurs. Ce caractère, soutenu d'une fausse modestie, est séduisant : des esprits foibles reconnoissant la censure vraie sur de certains articles, s'imaginent qu'elle l'est sur tous points, & ne distinguent pas le Dogmatiseur du Censeur. Cet esprit d'indépendance, nécessaire aux Hérésiarques pour établir leurs nouveautés, passe des Chefs aux Sectateurs. Tout le monde veut examiner, sans avoir acquis les lumières nécessaires pour décider : on ne veut plus reconnoître d'autorité, on admet celle de l'Écriture-Sainte, parce qu'on s'en fait soi-même l'Interprete : ce ne sont plus les sentimens qui se conforment à l'Écriture-Sainte, c'est l'Écriture-Sainte expliquée qui se conforme aux sentimens : chacun devient juge de sa foi : l'esprit & le cœur séduits par l'amour-propre, embrassent l'erreur, & rarement l'abandonnent.



Montpellier est située sur une colline, à deux lieues de la Mer. La Ville est mal percée, & les rues sont fort étroites, mais il y a plusieurs promenades qui sont fort agréables : il y en a une qui est une espece de grande Place proche d'une Porte de la Ville : au milieu de la Place est la Statue Equestre de Louis XIV, en bronze : on va à ces promenades pour jouir d'un petit vent frais qui s'éleve tous les jours vers le soir, & qui dédommage des grandes chaleurs du jour.

Ce qui rend Montpellier célèbre, c'est son Université, & particulièrement ses Ecoles de Médecine, renommées par toute l'Europe. Lorsque les Sarrasins furent chassés d'Espagne, dit un Auteur, la Médecine vint habiter en cette Ville, menant avec soi les Disciples d'Averroes, d'Avicenna, & autres Arabes.

Le Jardin des Plantes est fort curieux.

La proximité des Cévènes fournit une infinité de Simples rares & précieuses qui croissent dans ces montagnes. On fait toutes sortes de distillations & d'eaux de senteur, dont il se fait un commerce assez considérable.

Les Etrangers s'arrêtent ordinairement à Montpellier plus long-tems qu'en aucune autre Ville du Languedoc. Le Ciel y est toujours pur & serein; les vivres y sont excellens, & à bon marché. On y trouve de bonnes compagnies, & l'on s'y introduit facilement. Les femmes y ont beaucoup d'agréments; & Duchesne dans ses Antiquités & recherches des Villes de la France, fait dériver Montpellier de *Mons puellarum*, nom emprunté, partie de son assiette, & partie des filles & pucelles que la beauté y recommande au-dessus du commun. Il m'a paru qu'elles étoient plus enjouées que belles. La vivacité &

le patois relevent cet enjouement , car les termes naturels du Pays font fort significatifs : les hommes y ont beaucoup d'esprit , mais ils l'ont un peu gascon , & l'on dit que c'est de même à Nismes , à Beziers & à Pezenas. Les Auberges des Villes & des routes font bonnes : les chemins font magnifiques. Les chemins de cette Province , disent les Historiens de Languedoc , faisoient autrefois un des plus beaux & des plus superbes ornemens de l'Empire Romain , & par le soin des Etats font encore aujourd'hui l'ornement de la Province , & même du Royaume. Ces chemins font élevés au-dessus du niveau des terres , & faits en forme de chaussée : ils sont tirés au cordeau , bordés de bornes : le chemin est fait avec de petites pierres & des cailloux couverts de terre : cette terre s'affermit , les chemins restent unis , & ils sont plus agréables que ceux qui sont



pavés, parce qu'ils ne font pas fujets au cahotage.

On ne doit pas s'éloigner de Montpellier, fans voir la Verune & la Moifon, deux Maisons de campagne qui en font fort proches : l'une est à l'Evêque, & l'autre à M. Bonnier. La situation de la Verune est charmante, & ses Jardins font fort agréables, quoiqu'ils foyent assez négligés. Le bâtiment de la Moifon est tout neuf, il est d'une très-grande magnificence, & d'un goût fort entendu : le Jardin est peu de chose, & la situation n'est pas belle. On peut dire de ces deux Maisons, que la premiere est redevable de ses agrémens à la Nature, & l'autre à l'Art.

Les Villes de Pezenas & de Beziers font assez jolies, mais je n'y remarquai rien de fingulier. Quelque célèbres que foient les Foires de Pezenas, on peut dire qu'elles ne se font que pour pré-

parer les affaires de la Foire de Beaucaire. On voit à Beziers, dans un Jardin attenant l'Auberge de la Croix Blanche, les ruines d'un amphitéatre.

Affez près de Beziers est le Canal de Languedoc, & l'on peut, sans s'éloigner beaucoup, voir ce qu'il y a de plus curieux dans la construction de ce Canal : tel est un endroit où il y a neuf Ecluses les unes sur les autres ; les Ecluses du Canal de la Brante ne font point comparables à celles-ci. Les unes n'ont rien que de fort ordinaire, leur usage étant de retarder le cours des eaux : les autres servent à faire monter ou descendre les batteaux : rien ne paroît d'abord plus extraordinaire que de s'entendre dire qu'on élève des batteaux sur une Montagne, & rien ne paroît plus simple à la vue de ces Ecluses, & même rien ne me paroît actuellement plus aisé à concevoir. Il faut se représenter cette

Montagne coupée en neuf degrés, chaque degré a son Ecluse; le batteau est en-deçà de la première Ecluse: on ferme cette Ecluse, & on ouvre celles qui sont supérieures, & qui arrêtoient le cours de l'eau: l'Ecluse fermée se remplit d'eau, & par conséquent élève le batteau au niveau du premier degré sur lequel on le fait avancer: on ferme alors l'Ecluse de ce degré, & de l'un à l'autre on fait ainsi monter le batteau jusqu'au sommet de la Montagne. On regarde comme un ouvrage très-hardi & très-surprenant la voûte & la structure d'un endroit nommé le Malpas. C'est ainsi qu'on appelle une Montagne de roche dure, que l'on a percée pour faire passage aux eaux. Aux deux côtés on a pratiqué des banquettes pour le tirage des bateaux. Un autre endroit remarquable, & que j'ai encore vû, est un Pont bâti sur une petite Riviere, & sur



lequel passe le Canal. On vante beaucoup la solidité de la construction de ce Pont : on devoit, pour le rendre encore plus solide, le construire avec de plus grandes pierres, & imiter en cela la construction d'un ancien Monument de la Province. Je parle du Pont du Gard, qui est si admirable par sa solidité.

Narbonne est une des plus anciennes Villes du Royaume : elle est située sur un Canal tiré de la Rivière d'Aude. Les Romains sont les Auteurs de cet Ouvrage ; mais on ne sçauroit fixer l'époque précise de sa construction. Ce Canal fut construit pour faciliter la navigation du bras de l'Aude qui traverse un Etang, appelé anciennement Rubressus, & que l'on nomme aujourd'hui l'Etang de Sigean. L'Aude se jette dans cet Etang à deux lieues au-dessous de Narbonne, dans l'endroit qu'on appelle la Goute

d'Aude , & il se jette ensuite dans la Mer , à un autre endroit que l'on nomme la Graude-la-Nouvelle. Comme la grande quantité de sable qui s'engorgeoit dans l'Etang à l'embouchure du bras de cette Riviere , empêchoit la liberté de la navigation , on construisit deux levées de grandes pierres de taille , afin que la Riviere conservât toute sa force : on creusa ensuite entre ces levées qui regnoient dans l'Etang , un Canal large de cent pas , & profond de trente-deux pieds , pour rendre l'Aude capable de porter les Vaisseaux & les Galeres jusqu'à la Mer. Cet ouvrage digne de la magnificence des Romains , coûta , sans doute , des dépenses & des travaux infinis , & rendit pendant long - tems le commerce de Narbonne très-florissant ; mais enfin les différentes guerres , & les diverses calamités arrivées dans la Province , ayant diminué insensiblement le

commerce de cette Ville , on a négligé d'entretenir ce Canal , enforte que par succession de tems , les flots ayant entraîné une grande quantité de fables , il ne peut aborder aujourd'hui que de très-petites barques.

On a trouvé dans Narbonne une grande quantité d'Inscriptions antiques , qui sont rapportées à la fin du premier Tome de l'Histoire de Languedoc. Cette Ville fut traitée par les Romains avec une distinction particuliere. Les Pro - Consuls y firent leur demeure ordinaire ; l'honorèrent d'un Capitole , d'un Amphitêatre , y établirent des Ecoles Municipales , y firent des Bains & des Aqueducs , & y assemblerent toutes les marques de la majesté Romaine. Ce que dit André Duchesne en parlant de cette Ville , mérite d'être rapporté : ses expressions sont Gauloises , mais elles ont une certaine naïveté qui étoit propre à



ce vieux langage. « L'Empire Romain ;  
 » dit-il , amplifié par ses conquêtes , &  
 » quasi comblé & parfait en sa rondeur ,  
 » ne pouvant dans la capacité de ces sept  
 » collines loger & contenir sa magnifi-  
 » cence , ayant écremé tout le monde  
 » de ses trésors , Rome étant trop pleine  
 » & comme suffoquée de sa propre opu-  
 » lence & grandeur , par un sain & né-  
 » cessaire reflux regorgea , & départit  
 » aux Provinces subjuguées , avec la  
 » maîtrise de ses loix , ses mœurs & sa  
 » somptuosité , faisant que Rome , qui  
 » n'étoit qu'une dépouille de toutes les  
 » Provinces , que toutes aussi fussent  
 » Rome par un revers de gloire , ce  
 » qu'ils firent , tant par le séjour des  
 » Empereurs hors de Rome , que par le  
 » département des Pro-Consuls , qui rou-  
 » lerent avec eux cette gloire & opu-  
 » lence Romaine aux Provinces , mais  
 » surtout en la Narbonnoise , comme

» semble nous en donner de très-certaines & véritables assurances ce grand  
 » Sidonarius Apollinaris en ses honorables Eloges ». Je ne rapporte point ces Eloges. La latinité en est fort sèche, fort dure, & fort difficile à entendre, parce que Sidonarius Apollinaris invente quelquefois des mots nouveaux : sa latinité étoit celle de son tems. Il vivoit dans le cinquieme Siecle.

Le même Duchefne dit plus loin, en parlant de Narbonne : « Les Huns la prirent, la brûlerent, & firent tomber sous leurs ruines tous les plus magnifiques ornemens dont les Romains avoient éclairé son lustre ».

A six lieues de Narbonne le Languedoc finit, & l'on entre dans le Rouffillon. Cette Province faisoit autrefois partie de la Gaule Narbonnoise. L'ancienne Ville de Ruscino, d'où cette Province a tiré son nom, a été ruinée.

Cette Ville étoit célèbre du tems d'Annibal. C'étoit autrefois , au rapport de Tite-Live , où les petits Rois de cette partie des Gaules s'assembloient pour délibérer de leurs affaires. Cette Province a été unie à la France en 1659 , par la Paix des Pyrenées. Elle a été souvent le théâtre de la guerre , & il n'y a de curieux que les Fortifications de Perpignan , & celles de Bellegarde , qui est une Forteresse à cinq ou six lieues de Perpignan. Avant que d'arriver à Perpignan on passe le Têt sur un Pont assez long & assez mal entretenu : il est étroit , & sans parapet. Perpignan est une des Villes de France des mieux fortifiées. Sa Citadelle est très - forte : une partie des Soldats de la Garnison est presque toujours malade , soit que cela provienne de la qualité des eaux , ou de ce qu'ils sont trop à l'étroit dans les Cazernes. Pour voir le plus bel endroit  
des



des Fortifications de la Ville , il faut fortir par la Porte de Colioure : dans cet endroit la Courtine est défendue par une demi-lune retranchée, enforte que l'on passe sur trois Ponts : le premier est sur le fossé, entre la Courtine & la demi-lune : le second est sur le retranchement de la demi-lune, & le troisieme est pour passer de la demi-lune au chemin couvert & glacis.

A demi-quart de lieue, en sortant de Perpignan, on voit sur la gauche du chemin un Aquéduc d'une bonne construction : il a été fait pour conduire des eaux à Perpignan, mais je ne sçais en quel tems, ni par qui ; le chemin jusqu'au Boulon, pauvre Village situé à trois lieues de Perpignan, est assez aisé ; le terrain est léger. Il produit cependant du froment, du vin & des olives : on trouve même dans les campagnes des grenadiers. Le chemin depuis le Boulon

jusqu'à une demi-lieue, au-delà du Pertuis, de Bellegarde, est mauvais : il est au travers des Monts Pyrénées. Je fus même obligé pendant trois cens pas de marcher à pied, & l'on défit le Cheval de la volée. Le Voiturier conduisoit le Cheval du brancard : je passai heureusement sans qu'il arrivât d'accident à ma chaise.

A côté du Pertuis, sur la droite, est la Forteresse de Bellegarde, sur le haut d'une Montagne qui n'est commandée d'aucune part. Il y a au Pertuis un Corps-de-Garde, où l'on envoie tous les jours un détachement de la Forteresse. On appelle Pertuis un Passage entre des Montagnes. Je montai à Bellegarde, & je montrai au Lieutenant de Roi mon Passeport. Il m'offrit du chocolat, & vouloit me retenir à dîner : je le remerciai, & je lui demandai la permission de voir les Fortifications, S'il y a des Forteresses.

imprenables, Bellegarde en est une : elle est composée de cinq bastions & d'une double enceinte : elle a communication avec un petit fortin, que l'on pourroit regarder comme une espece d'ouvrage à corne, & qui seroit avancé. Il y a dans la Forteresse un Puits d'une profondeur étonnante, & percé dans le vif du rocher. C'est un ouvrage qui a demandé une grande constance. L'eau de ce Puits est très-crue, & l'on ne s'en sert que pour la cuisson du pain. Il y a d'ailleurs une très-grande Citerne. La construction de Bellegarde m'a paru d'autant plus parfaite, qu'on peut s'y défendre avec peu de monde. Les terres d'Espagne sont à la vue & à la portée du canon de cette Forteresse. Un petit ruisseau qui est entre ces Montagnes, à deux ou trois cens pas du Pertuis, fait la séparation du Roussillon & de la Catalogne.

*Fin du Tome second.*

















